

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal. (Bas-Canada) 1er Février 1850.

No. 3.

SOMMAIRE : Avis très important — A nos lecteurs. — Aperçu sur la lecture de Mr. Hunt. — Le 12 Janvier à la Congrégation de Notre-Dame — Les premiers jours de la Congrégation de Notre-Dame de Villa-Marie. — Discours prononcé par feu le Révérend Messire Hudon, V. G. du diocèse de Montréal, dans l'Eglise Paroissiale de cette Ville, le jour de la Fête Nationale de St. Jean-Baptiste, le 24 Juin 1846. — La pauvre fille de Glen-Orchy, (Suite.) — Pie IX.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial considéreront comme abonnés ceux qui, ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Dans l'intérêt du bien que cette publication est appelée à produire, on est respectueusement prié de s'en faire les zélés propagateurs.

Par suite d'une méprise que nous regrettons, la lecture de Louis Ricard, Ecr., que nous nous proposons d'insérer dans ce numéro, se trouve nécessairement remise au numéro prochain.

A NOS LECTEURS.

En citant, dans le dernier numéro de l'Echo, les articles bienveillants que quelques journaux avaient daigné lui consacrer dans leurs colonnes, les Editeurs de cette Revue regrettaient de ne pouvoir insérer plusieurs autres documents également flatteurs qu'ils avaient déjà reçus d'une foule de personnes. Aujourd'hui cet embarras est de beaucoup augmenté, car les félicitations et les encouragements leur sont venus, pour ainsi dire, de toutes parts. Ces Messieurs ne doutent nullement qu'ils ne doivent cette faveur, surtout à la position qu'ils ont prise, et qui consiste à s'effacer eux-mêmes, pour n'être que l'Echo de toutes les voix véritablement amies du Pays, qui se font entendre comme à la fois. La vérité est qu'ils ne regrettent qu'une chose ; c'est de ne pouvoir, dès ce moment, faute de moyens, donner plus d'étendue à leur publication, à proportion de ce qu'ils voient de matière précieuse à exploiter : ils entendent par là, les manifestations spontanées et pleines de vie d'une multitude de cœurs généreux, dévoués au bien du Pays et qui semblaient n'attendre qu'une occasion pour se produire. Ce fait et cette perspective sont une chose bien consolante pour tout cœur Canadien ; et s'il ne faut, pour favoriser cet élan général, que lui fournir une issue, notre faible Echo, de plus en plus fidèle à son rôle de Répétiteur, se fera un devoir de s'adapter à toutes les voix, de redire tous les sons en

harmonie avec ses tendances Patriotiques et Religieuses. Aussi le jeune homme comme le vieillard, l'homme mûri par l'expérience, l'élève intelligent des Collèges ou même du Pensionnat, (nous en donnons une preuve aujourd'hui,) le Littérateur et le Publiciste, l'Artiste comme le Philosophe, le Citadin et l'Habitant des Campagnes, tous en un mot, sont admis à faire partie de ce concert, tous sont invités à s'y faire entendre.

Non seulement donc nous avons eu le bonheur de deviner juste, en émettant l'espoir que l'Echo trouvera sa place dans toutes les maisons d'Education, Collèges, Pensionnats, Bibliothèques Paroissiales et autres, enfin dans toutes les familles jalouses d'inspirer à leurs enfants l'amour de la Religion et le goût de la sainte littérature ; non seulement les envois que nous avons fait par milliers, des premiers exemplaires n'ont pu suffire aux demandes ; mais ce qui est plus précieux encore, nous avons presque partout obtenu l'assurance d'une coopération active. L'Echo, comme une petite étincelle, portée par la presse, dans chaque foyer, y a réveillé une flamme de Patriotisme. Une des maisons d'Education située à l'extrémité de la Province, nous a, sous l'inspiration de son digne Chef, envoyé immédiatement à elle seule, plus de vingt abonnés ; il n'est presque pas un des autres nombreux Collèges ou simples Académies qui ne nous ait envoyé son contingent.

A l'œuvre donc, jeunes Canadiens, élevons à la gloire du Pays le monument de notre Foi et de notre Nationalité. Tant de bras intelligents, occupés, sur tous les points, à y travailler, ne peuvent manquer de produire un beau résultat qui grandira et se développera tous les jours pour l'honneur de notre Patrie. Notre modeste publication est loin d'avoir la prétention d'être ce monument ; s'il est une gloire qu'elle ambitionne c'est uniquement de trouver sa place, comme une humble pierre, dans les fondements de l'Edifice.

C'est avec un grand regret que nous nous voyons dans l'impossibilité de publier toutes les lettres flatteuses dont on a daigné nous honorer. Faire connaître au public les sentiments qui y sont exprimés et le noble langage dans lequel ces sentiments sont traduits, eût été sans doute, la manière la plus digne de remercier les personnes qui ont bien voulu nous écrire. La plupart de nos lecteurs ont pu voir dans les journaux, la belle lettre du Rév. Messire Pelletier, Directeur du Collège Ste. Anne. Pour les Editeurs de l'Echo, c'est un devoir de la reproduire ici.

Nous y joindrons celle de M. de Bellefeuille, honorable citoyen de la campagne, homme instruit et éclairé qui sait comprendre le bien qu'une publication semblable peut opérer en répandant le goût d'une littérature sérieuse, utile et agréable. M. de Bellefeuille

est le père de Mr. E. B. de Bellefeuille déjà connu à Montréal, sous les rapports les plus avantageux, d'abord comme élève distingué du Collège Ste. Marie de Montréal, et depuis, par d'intéressants écrits publiés dans les journaux.

N. B. Comme il est impossible, au commencement d'une entreprise du genre de la nôtre, de faire les distributions et les envois des exemplaires avec tout le discernement et la régularité nécessaires, notre liste est loin d'être complète encore. Chaque jour des personnes amies nous adressent le bienveillant reproche de les avoir oubliées; et demandent à recevoir l'*Echo*. Nous les remercions sincèrement de ces reproches qui, nous l'espérons, ne seront pas les derniers; nous promettons toutefois, de faire tout en nous pour régulariser tout ce qui concerne l'expédition et les envois.

COLLÈGE STE. ANNE, 11 JANVIER 1859.

Messieurs,

"J'avais applaudi de tout mon cœur à la naissance du *Cabinet de Lecture Paroissial* de Montréal. En effet, qui ne trouverait beau et digne de tout éloge le zèle de ces jeunes et courageux athlètes qui mettent au service de la bonne cause leurs veilles et leurs talents? Oui, franchement, je les admire. Qu'ils continuent de former une compacte, vigoureuse et invincible phalange qui ne recule jamais d'un pas en face de l'erreur, semblables à un Ozanam et à ses amis qui, à la fleur de l'âge, mais mûris par la réflexion et de fortes études, et munis d'une foi forte et robuste, faisaient trembler et balbutier ces *Savants Professeurs*, ignorant l'alphabet même de la Science par excellence.

"Si je jugeais l'existence de votre *Cabinet de Lecture* une œuvre éminemment bonne et utile, vous sentez que je ne puis accueillir qu'avec la plus parfaite bienveillance l'*Echo* qui va porter au loin les nobles paroles qui ont déjà retenti et qui retentiront encore au sein de ce *Cabinet*. Qu'il soit une des forteresses de la Vérité.

"Je souscris donc à l'*Echo*. Je l'ai même recommandé aux élèves les plus avancés de cette institution, et de suite vingt-un, dont je vous envoie les noms, ont demandé à y souscrire. J'ai acquiescé à leur supplication dans l'espoir que tout ce qui paraîtra dans l'*Echo* sera de nature à pouvoir sans inconvénient passer sous les yeux de jeunes gens dans leur position. Or, vous savez que c'est une affaire très délicate. Votre premier numéro ne laisse rien à désirer sous ce rapport.

"Je souhaite à l'*Echo* de porter dans tous les esprits qui en ont besoin, la connaissance des bons principes avec tout le courage nécessaire pour les défendre dans l'occasion.

"J'ai bien l'honneur de vous saluer, Messieurs, et de me souscrire avec une toute spéciale considération,

Votre bien dévoué,

AS PELLETIER, Prêtre,

Directeur.

St. ESTACHE, 10 JANVIER 1859.

Messieurs, j'ai reçu avec beaucoup de plaisir le premier Numéro de l'*Echo du Cabinet de lecture Paroissial de Montréal*. Il me semble que tout *Canadien*, surtout

tout *Canadien-Français*, qui se dit franc ami de son pays, ne doit pas se contenter d'être considéré tacitement comme l'un de vos abonnés, en ne vous renvoyant point, comme vous le dites, les deux premiers numéros, et qu'il doit faire à l'*Echo* quelque chose de plus que cette froide réception. Non, pour ma part, je vous assure que c'est avec des sentiments sincères de joie et de bonheur que je souhaite la bienvenue à l'*Echo* comme je l'ai fait à l'*Ordre* qui est bien son frère au sens du journalisme comme à celui des principes. Et l'*Ordre* son aîné, se conduisant toujours dans l'ordre et la voie des bons principes, l'*Echo* se fera sans doute un plaisir d'être toujours l'écho de ces mêmes principes.

A l'ombre de la Religion, le goût des lettres et des études sérieuses se fait sentir depuis quelques années, d'une manière vraiment admirable. Mais ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est de voir, guidée par cette même religion, une jeunesse ardente ne pas craindre de proclamer bien haut dans la tribune et dans leurs écrits, des principes de foi, de morale et d'ordre. A l'*Ordre*, à l'*Echo* et à d'autres journaux de la Province, de mettre à profit cet élan spontané vers ces idées religieuses et littéraires toutes bienfaitrices. C'est une heureuse réaction qu'il faut savoir exploiter pour le plus grand bien du plus grand nombre. Montréal forme un centre de lumières dont la presse seule peut répandre la douce influence.

Habitant des campagnes je serai heureux de pouvoir interroger l'*Echo*. Il me redira toutes les agréables émotions que feront éprouver à leurs auditeurs les différents orateurs de la Tribune Littéraire. Il me redira tous leurs traits d'éloquence qui entraînent et électrisent; il me redira leurs chaleureuses paroles si propres à réveiller chez les uns, et à entretenir chez les autres, l'amour sacré de la Patrie. Il me redira avec quel bonheur ces orateurs exploiteront le vaste domaine de la science. Enfin, comme vous le dites vous-mêmes, Messieurs, l'*Echo* me répétera les mille voix que la Religion et la Patrie pourront me faire entendre.

Et ainsi le modeste *Echo*, pour ne jouer que le simple rôle de l'écho, ne laissera pas de me plaire infiniment plus que beaucoup de journaux dont la polémique, parfois aigre et fautive, devient souvent fastidieuse par des disputes qui n'intéressent que leurs Rédacteurs.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Avec beaucoup de respect,

Votre très humble serviteur,

J. L. DE BELLEFEUILLE.

Aperçu sur la Lecture de M. Hunt.

Mardi, 11 du courant, M. T. Sterry Hunt, de Montréal, Professeur de Chimie à l'Université Laval, Chevalier de la Légion d'Honneur, etc., etc., etc., a bien voulu honorer notre *Cabinet d'une Lecture Scientifique*, sur la Géologie. Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire ce travail, vu que M. le Lecteur, n'ayant point rédigé sa lecture par écrit, n'a pu nous communiquer que quelques notes, nous sommes forcés de nous restreindre à un court exposé, au risque même de tomber dans plus d'une inexactitude, que nous prions nos lecteurs de vouloir n'imputer qu'à nous-mêmes.

Pour se mettre, dès l'abord, plus à la portée d'un auditoire qu'il devait naturellement supposer, au moins dans sa généralité, peu accoutumé à ce genre d'étude, l'habile Professeur a commencé par établir un parallèle entre l'objet dont il alloit parler, l'*Étude de la Géologie* et celle des Corps organisés, notamment celle du *Corps humain*. L'une comme l'autre de ces deux Sciences, a-t-il dit, se partage naturellement en plusieurs branches qui ont pour objet : 1o. La connaissance des Éléments qui composent ces Corps. 2o. Celle des forces qui mettent en jeu ces Éléments. 3o. Celle des opérations même de ces Corps, opérations qui sont le résultat de ces forces mises en action. Appliquées au corps humain, ces trois Études prennent le nom d'*Anatomie*, de *Physiologie*, enfin d'*Histoire Naturelle de l'Homme*. Appliquées à la connaissance du *Globe Terre*tre, elles peuvent se désigner sous les noms de *Géognosie*, de *Géologie* proprement dite, enfin d'*Histoire Naturelle du Globe Terre*tre.

Quant à la *Chimie*, elle est constamment intéressée dans chacune de ces différentes Sciences, vu que les éléments constitutifs de notre Globe, aussi bien que ceux qui composent le Corps humain, ne cessent d'exercer les uns sur les autres, et de subir, à leur tour une action *Chimique*.

Ce simple aperçu, a dit M. le Lecteur, fait voir, tout d'abord, l'objet précis, la division et aussi l'étendue de la *Science Géologique*.

Passant ensuite à l'exposé de sa théorie qu'il rattache au système *Igné*, et, toujours appuyé sur les faits, l'illustre Professeur a expliqué la formation de notre *Globe* et des différentes *Roches* qui composent sa croûte solide; choisissant le plus ordinairement ses exemples dans les objets qui nous entourent de plus près, et qu'il serait facile de constater, en explorant la belle vallée du *Saint Laurent* et, en général, cette partie que nous habitons de *l'Amérique du Nord*. La Formation de ce Continent, par le résultat d'immenses dépôts de matières, entraînées par les *courans* du Nord, l'élevation de quelques-unes de ses parties, la dépression et quelques fois la submersion des autres, avec leurs arbres et leurs forêts, aujourd'hui plongées sous les eaux, phénomène que M. Hunt a signalé sur les côtes du *New-Jersey*; le soulèvement des montagnes, l'épaisseur des différentes *couches terrestres*, leur mesure calculée par des procédés mathématiques, jusqu'à des profondeurs souvent inaccessibles; la nature de ces différentes *couches*, leur position relative; l'altération des matières les plus solides par l'action de l'air ou des eaux; enfin pour ne laisser aucune partie inexplorée dans les entrailles de la terre, la théorie des *Volcans*, et celle des tremblements de terre, et les mille autres accidens qui diversifient la surface de notre *Planète*, tout cela a été décrit, expliqué avec ordre, méthode, clarté et précision.

Après l'étude des *couches terrestres* des premiers travaux de la *nature* et qui sont comme les feuilles sur lesquelles se trouve écrits l'histoire même du *Globe*, le savant Lecteur a passé en revue les divers ordres de productions déposés sur ces *couches*.

La première Vie qui se soit manifestée à la surface de la terre a été celle des *Végétaux*, comme l'attestent constamment les fossiles enfouis, à différentes profondeurs dans la croûte du *Globe*, mais que l'on trouve toujours seuls, et sans mélange de débris *animaux* dans les terrains les plus anciens.

Au-dessus des couches qui renferment les débris de la *Nature Végétale*, sont placées les Terrains contemporains du *Règne Animal*. Là on trouve d'abord

et en grande abondance les fossiles d'animaux *marins*; innombrables familles de toutes formes, et de toutes dimensions; *dynasties*, comme l'a dit élégamment M. le Lecteur, aujourd'hui éteintes, pour la plupart, et métamorphosées en substances solides, incrustées dans les Roches les plus dures, et qu'on retrouve partout même sur les montagnes les plus élevées et les plus distantes des mers. Puis viennent les débris d'oiseaux d'une multitude d'espèces différentes dont plusieurs aussi sont maintenant perdues. Après les oiseaux, les Reptiles terrestres; enfin dans les terrains les plus voisins de l'époque historique, les Quadrupèdes.

Deux choses sont également dignes de remarque relativement à ces divers produits de la nature, tant dans le *Règne Végétal* que dans le *Règne Animal*. La première est qu'à mesure que l'on remonte plus haut dans la suite des âges, ces produits ont été constamment plus forts et plus puissants. Ainsi certains *Végétaux* aujourd'hui à l'état de simple plante, tels que la Fougère, atteignaient alors les proportions de grands arbres; de même pour les Animaux, on trouve dans chacune des classes successives, poissons, oiseaux, reptiles et quadrupèdes, des espèces analogues à celles qui subsistent aujourd'hui, mais dont les proportions nous sembleraient monstrueuses.

L'autre observation non moins digne de remarque, est que par une sorte de loi inverse, l'ordre entier des différents êtres de la création va se perfectionnant sans cesse à mesure qu'on approche de l'homme. C'est d'abord la nature brute et insensible, la végétation ensuite, où la vie commence à se montrer quoique dépourvue de sentiment. Enfin la vie animale qui ajoute à la précédente la sensibilité, le mouvement et l'instinct. Encore parmi les animaux, la gradation est elle visible, les derniers créés étant ceux dont l'organisation se rapproche le plus de celle de l'homme.

L'habile Professeur n'a pas manqué de faire ressortir quelle majesté ajoute à ce dernier ouvrage des mains du Tout-Puissant; cette longue préparation de la nature qui a pu requérir des périodes presque incommensurables de temps, de même qu'il ne faut rien moins que des profondeurs incommensurables d'espace pour suspendre et faire mouvoir autour de nous les milliers de mondes que nous contemplons au firmament.

Inutile de dire que si l'ordre dans lequel le savant Professeur nous présente les monuments des différents âges du monde, se trouve rigoureusement d'accord avec le récit de la Création donné par la Sainte Écriture; il faut ajouter de plus que la durée qu'il assigne à ces mêmes âges, n'a de son côté rien qui répugne à ce récit. En effet rien ne prouve que ce que l'Auteur Sacré désigne sous le nom de *Jours*, avant l'époque du séjour de l'homme sur la terre, avant même la création du soleil et des astres, dont les révolutions servent à compter nos *jours*, nos *mois* et nos *années* fussent ces courtes périodes de *vingt-quatre heures*. On peut même affirmer avec fondement qu'on doit entendre autre chose. En effet, si le mouvement diurne de notre Terre sur elle-même, lequel produit cette période que nous nommons *jour* dépend des rapports de cette *planète* avec le Soleil et avec le reste du système dont cet astre est considéré comme le centre, n'est-il pas manifeste que nous n'avons, dès lors, plus de raison pour affirmer que ce mouvement de la terre eût lieu avant la formation de ces astres qui semblent le lui imposer. Si l'on objectait que l'Écriture Sainte parle de l'existence de la lumière avant de parler de celle du soleil et des astres, toujours pourra-

on dire avec vérité que ce *soir* et ce *matin*, ou peut-être ces *jours* et ces *nuits* dont elle parle, n'avaient rien de commun avec ce que ces mots signifient pour nous. Aussi ce système d'explication qui entend, par les *jours* dont parle l'Écriture, des *périodes* indéterminées, a-t-il été exposé et soutenu à Rome sans provoquer la moindre censure.

Cet exposé assurément très-imparfait que nous avons essayé de donner dans ces lignes, d'une lecture savante de fonds, riche de détails, et souvent pittoresque d'expression, nous laisse, nous l'avons déjà dit, le regret que M. Hunt, n'eût lui-même presque rien confié au papier. Maître de sa matière il a procédé comme il le fait habituellement, par voie de discours plutôt que par voie de lecture proprement dite; et toutefois quoiqu'il s'énonçât dans un idiôme, autre que sa langue naturelle, il a attiré et soutenu constamment pendant plus d'une heure l'attention et l'intérêt le plus marqué de la part de tout son auditoire.

Nous remercions en finissant le Savant Professeur et le Célèbre Chimiste de nous avoir appris en quelques instants autant et de si belles choses.

Le 12 Janvier à la Congrégation de Notre-Dame.

Le jour anniversaire de la mort précieuse de la Sœur Bourgeois a toujours été une Fête de Famille pour la Congrégation. Chaque année ce jour fournit aux élèves du Pensionnat l'occasion de renouveler parmi elles un acte de bienfaisance des plus touchants et qui retrace à nos yeux, ce que l'histoire de l'Église nous apprend de la charité des premiers chrétiens.

Plusieurs mois avant ce jour, dit le modeste Auteur de la *Vie de la Sœur Bourgeois*, t. 2, p. 517, les Pensionnaires emploient les heures de leur travail manuel à faire chacune un trousseau d'hiver qu'elles destinent à autant d'enfants pauvres des écoles externes.

Au jour marqué pour cette distribution, les unes et les autres, ainsi qu'un grand nombre de parents et d'autres personnes invitées, se réunissent dans la vaste Salle de *communauté* des Sœurs, où tous les objets destinés à être distribués se trouvent placés au pied de la statue de Marie.

Après divers exercices propres à intéresser l'assemblée et à augmenter la joie de cette pieuse Fête, les Pensionnaires s'avancent sur deux files, chacune d'elles conduisant par la main l'enfant qu'elle a résolu de vêtir. Arrivées devant la statue, elles prennent les trousseaux préparés et étiquetés et les remettent, chacune à celle des enfants qu'elle présente.

Cette année, comme les précédentes, le 12 janvier attirait à la Congrégation une nombreuse réunion des membres du Clergé et des *citoyens* les plus honorables de notre Ville.

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Cydonia, présidait : on remarquait à ses côtés Son Honneur le Maire de Montréal, Son Honneur le Juge Mondclét, le Rév. Messire Granet, Supérieur du Séminaire, le Rév. Père Supérieur des Oblats, plusieurs membres du Chapitre de Montréal et des prêtres du Diocèse.

La Séance s'ouvrit par la distribution des aumônes. Il était beau de voir la fille du riche conduisant la fille du pauvre, lui donnant, joyeuse et contente, le fruit des épargnes faites sur ses menus plaisirs, l'ouvrage de ses mains; union touchante, bien propre à

resserrer les liens de la charité fraternelle entre les membres de la grande famille sociale!

On lut ensuite les essais littéraires : le premier en Français par Mlle A. Perrin, avait pour titre : *Les premiers jours de la Congrégation de Notre-Dame*. Nous laissons à nos lecteurs le plaisir de le juger. Le second, en Anglais, par Mlle E. Drummond, était intitulé : *Once known, now forgotten*, (Jadis connu, maintenant oublié,) travail charmant, plein d'à-propos, de délicatesse et de cœur.

Dans un ingénieux rapprochement entre les grands hommes du Monde et ceux de la Religion, Mlle E. Drummond parcourant successivement les Célébrités Scientifiques, Littéraires et Artistiques, montra d'abord combien leur gloire est de peu de durée; *aujourd'hui*, dit-elle, elle remplit l'*Univers*, *demain* elle s'évanouit comme une fumée, *Once known, now forgotten*. Puis énumérant les grands noms de la Religion, elle prouva que la gloire dont ils sont entourés, dure autant que l'Église et participe à son Immortalité.

Enfin, appliquant ce principe à la Sœur Bourgeois elle s'écria, en terminant; *your name, révérend Sister Bourgeois, once known, shall never be forgotten*.

Ces deux Essais Littéraires font vraiment honneur aux élèves de la Congrégation de Notre-Dame.

Un petit drame s'ouvrit ensuite, riche d'intérêt et bien conduit : *La Fille de Jephthé*, scène historique du temps des Juges d'Israël. Des chœurs de musique d'un goût exquis, bien exécutés et habilement mêlés aux scènes, reposaient l'assemblée.

A la fin de la pièce, une élève du Pensionnat, adressa un compliment délicat à Sa Grandeur Monseigneur de Cydonia, qui daigna témoigner sa satisfaction pour tout ce qu'elle avait vu et entendu.

Deux choses, dit Monseigneur, l'avaient frappé : la distribution des aumônes, et les Lectures. La première le remplissait de la consolation parce qu'il voyait avec quel soin les élèves de la Congrégation étaient formées à l'amour des pauvres et à l'exercice des œuvres de charité. La seconde le remplissait d'espérance, car la délicatesse avec laquelle les élèves avaient mis en évidence les vertus de la *Sœur Bourgeois* et relevé le zèle et le dévouement de leurs bonnes maîtresses, lui faisait présager qu'un jour elles seraient, dans la Religion ou bien dans le monde, les fidèles imitatrices des vertus qu'elles savaient si bien apprécier.

Son Honneur le Maire de Montréal, couronna la séance, en adressant aux *Sœurs* et aux élèves ses chaleureuses félicitations.

Nous reproduisons ici l'essai de Mlle A. Perrin.

Les premiers jours de la Congrégation de Notre-Dame de Ville-Marie.

MESSIEURS ET MESDAMES,

Toutes les Élèves du Pensionnat ont voulu contribuer à cette fête de Famille, et je me suis demandé ce que je ferais pour l'embellir. La pensée m'est venue d'écrire *une page de la vie de la Sœur Bourgeois*. Cette pensée pouvait être heureuse, mais qu'elle me semblait difficile à réaliser.

Une page de la vie de la Sœur Bourgeois ! me suis-je dit ! mais laquelle choisir ? Il y en a tant et de si belles, dans cette vie admirable ! Le choix est délicat et difficile; j'aimerais presque mieux avoir tout à raconter. Je dirais tout ce que je sais, tout ce que

je pourrais apprendre, peut-être le temps me manquerait-il pour le dire, et surtout le talent pour le bien faire, mais au moins je n'aurais pas à redouter la responsabilité d'un pareil choix, et le reproche d'avoir laissé dans l'ombre ce qui aurait dû être mis au grand jour.

Néanmoins, je n'ai pas hésité longtemps, car j'ai compté, Messieurs et Mesdames, sur l'indulgence que vous ne manquerez pas de m'accorder, principalement en vue de l'amour que nos bonnes Maîtresses et mes jeunes compagnes portent à notre vénérée Mère, sachant qu'il suffit de leur parler de la Sœur Bourgeois pour les intéresser vivement.

J'intitule la page que j'ai choisie : *Les premiers jours de la Congrégation de Notre-Dame de Ville-Marie*. Elle comprend les dix-huit premières années de la vie de la Sœur Bourgeois en Canada.

Pourquoi ai-je choisi ce sujet ?

Probablement par instinct. Les vieilles légendes, les lointaines origines ont des charmes puissants pour l'Enfance ; mais rien en ce genre ne me paraît plus attachant que ce qui a trait à la Maison où nous sommes élevées.

Peut-être aussi parce que la Fête qui nous réunit, semble le demander. C'est ici une Fête de Famille, une tradition du passé, un vieux souvenir de la charité de notre Vénérable Fondatrice, et qui nous reporte aux premiers jours de l'existence de son Institut. Il était donc naturel de parler de ces premiers jours.

Enfin, j'ai choisi ce sujet, surtout par reconnaissance. Je trouve dans l'histoire de ces premières années, l'abrégé d'une histoire de deux siècles. L'ouverture des Ecoles, le Pensionnat, les Missions, plusieurs autres œuvres accessoires de charité dont quelques-unes ont disparu, mais dont le souvenir est bon à conserver. Il est donc vrai que cette page importante me donne lieu de raconter, pour ainsi dire, tous les genres de service rendus depuis à notre cher Canada par la Congrégation de Notre-Dame : voilà la grande raison du choix que j'ai cru devoir faire.

Nos TANTES sont si bonnes, elles nous sont si dévouées, que nous sommes heureuses, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de leur en témoigner notre gratitude, ou si cette occasion ne se présentait pas, ce qui est rare, de la faire naître avec empressement.

Mon récit commence à la naissance de la Sœur Bourgeois ; il fallait faire connaissance avec notre Héroïne, mais il court rapidement sur les années qu'elle a passées dans la vieille France ; pour arriver plus promptement à son séjour dans sa nouvelle Patrie ;

Ce récit ne s'étend pas au-delà des dix-huit premières années de l'histoire de la Congrégation, car dès-lors, toutes les œuvres que voulait fonder la Sœur Bourgeois, avaient pris naissance, ou étaient en projet, et la Congrégation se trouvait à cette époque constituée d'une manière régulière par l'approbation Episcopale et par les *Lettres Patentes émanées de l'autorité Royale*.

D'ailleurs, il fallait se borner. Je n'avais qu'une page à raconter ; je ne pouvais abuser de votre temps et de votre patience, Messieurs et Mesdames, si je réussis à vous procurer quelques instants d'agrément, je me trouverai richement payée de mes peines.

NAISSANCE ET VOCATION DE LA SŒUR BOURGEOIS.

Le 17 Avril 1620, il y avait grande joie dans la famille d'ABRAHAM BOURGEOIS, honnête marchand de Troyes ; le Ciel venait de bénir son union avec GUILLEMETTE GARNIER, par la naissance d'une fille.

Cette enfant était MARGUERITE, qui plus tard fut la Sœur Bourgeois, la Vénérable Fondatrice de la CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE VILLE-MARIE EN CANADA.

Elle naquit le jour du Vendredi-Saint. Aucun jour ne convenait mieux à sa naissance, elle devait tant souffrir !!!

Son père n'avait à étaler sur le berceau de cette enfant aucun titre de noblesse ; mais il s'était rendu recommandable par sa probité et sa vertu ; c'était là le principal héritage qu'il voulait lui laisser, l'estimant avec raison plus précieux que tous les trésors et que tous les quartiers de noblesse.

L'Enfant grandit sous les yeux de sa mère, et manifesta de bonne heure les plus heureuses qualités ; l'amour du travail, une remarquable facilité pour lire et écrire, une singulière adresse pour tous les ouvrages de main et surtout de rares dispositions pour la piété.

La sagesse de sa conduite, la maturité de son jugement, lui donnèrent un grand ascendant sur ses compagnes du même âge, elle s'en servit pour leur bien.

Elle avait à peine dix ans, que déjà elle aimait à réunir autour d'elle les petits enfants de son âge ; elle leur apprenait à aimer et à servir Dieu ; déjà même elle formait avec elles certains projets pour l'avenir : Elles parlaient de se réunir pour vivre en communauté, en quelques lieux écartés, loin du monde, appliquées au travail et aux exercices de la piété.

On eut pu prendre la proposition d'un tel dessein pour un jeu d'enfant, et cependant dans ce jeu, se révélait l'avenir. La MÈRE DE TANT DE RELIGIEUSES si zélées, s'annonçait dès cet âge tendre, comme les feux de l'Astre du jour s'annoncent dans les premières lueurs de l'Aurore.

Ces prémices de vocation, allèrent se développant sous l'influence de circonstances variées et de situations diverses, ménagées par la Divine Providence qui la préparait dès lors à l'accomplissement de ses destinées.

La mort prématurée de sa mère la mit à la tête de la famille, et commença à l'exercer de bonne heure à la conduite d'une maison. Une Congrégation de Jeunes Filles dont elle fut douze ans la Prêfète, lui fournit l'occasion de s'initier aux difficultés qu'offre la direction d'une communauté, et de développer en elle, cette gravité, cette prudence, ce zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain, qui fut le caractère de toute sa vie.

Des malheurs, des contradictions, fortifièrent cette patience, cette énergie de volonté, cette confiance illimitée en la bonté de Dieu que depuis nul obstacle ne pût jamais ébranler.

A cette époque Marguerite Bourgeois fut amenée par la Providence, à faire la connaissance d'un personnage distingué par sa vertu et que Dieu destinait à devenir le premier Gouverneur de Montréal. Je veux parler de M. de Maisonneuve. D'autre part, elle avait l'avantage d'être alors sous la conduite de directeurs également zélés et habiles dans le discernement des esprits. Enfin des encouragements célestes, et même quelques apparitions miraculeuses que je ne puis rap-

porter, ici achevèrent de l'éclairer sur le genre de vie auquel Dieu l'appelait, et spécialement sur l'heureuse contrée qui devait jouir des fruits de son zèle et de son dévouement.

Le vingt Juillet 1653, le jour même de la Fête de Ste. Marguerite, sa patronne, elle quittait la France. Le vingt-deux Septembre elle apercevait les hauteurs de QUINCE et en Novembre de la même année elle s'agenouillait sur cette terre de MONTRÉAL qu'elle adoptait pour sa NOUVELLE PATRIE.

II

FONDATION DE LA CONGRÉGATION.

L'ÉTABLE.

La Sœur Bourgeois était venue en CANADA pour se consacrer à l'éducation des petites filles ; mais pendant plusieurs années elle ne put ouvrir d'École, car, par une disposition assurément très-remarquable de la Divine Providence, tous les Enfants Français nés à Ville-Marie depuis l'établissement de cette Colonie, étaient morts en bas âge, au point que pendant huit années consécutives, il avait été impossible d'en garder, au dire formel de la Sœur Bourgeois elle-même, qui donne le nom de la première restée vivante, et qui lui fut confiée à l'âge de 44 ans (*).

En attendant ainsi les moments de la Providence pour commencer ses fonctions de dévouement auprès des enfants du pays, la Sœur Bourgeois travaillait à sa sanctification et à celle du prochain, se portant partout où il y avait quelque bien à faire, vaquant aux œuvres les plus pénibles de la charité chrétienne, visitant et servant les malades, consolant les affligés, instruisant les ignorants, blanchissant et raccommodant le linge et les vêtements des pauvres et des soldats, ensevelissant les morts, et se dépouillant pour les plus nécessiteux des choses les plus indispensables à la vie.

Durant un des plus rudes hivers de ce temps, un soldat tout transi de froid vint implorer sa charité, en lui représentant qu'il n'avait rien pour se couvrir pendant la nuit : La Sœur Bourgeois va chercher aussitôt son matelas, et le lui donna. Peu de temps après, un autre soldat désireux de partager la bonne fortune de son camarade vint exposer sa misère, elle lui donne la paille. Un troisième et un quatrième reçoivent les deux couvertures ; personne ne se présenta pour avoir l'oreiller, elle l'eût donné volontiers, car elle savait se passer de tout. Ainsi dépouillée, elle prenait plaisir à reposer sur la planche, malgré la rigueur de la saison.

Enfin, le temps d'ouvrir l'École arriva. Elle obtint de M. DE MAISONNEUVE un pauvre logement. C'était un bâtiment en pierre de trente-six pieds de long sur dix-huit de large, situé sur la Rue St. Paul, vis-à-vis l'enclos des Sœurs de l'Hôtel-Dieu, et accompagné d'un terrain de quarante-huit perches, pour la récréation des Maitresses et des enfants.

Laissons la Sœur Bourgeois nous peindre elle-même sa nouvelle demeure :

“ Quatre ans après mon arrivée, écrivait-elle, M. DE MAISONNEUVE voulut me donner une étable de pierre pour en faire une maison, et y loger celles qui feraient l'École. Cette étable avait servi de colombier et de loge pour les bêtes à cornes ; il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter par une échelle, par dehors, pour y coucher. J'e la fis

nettoyer. J'y fis faire une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants. J'y entrai le jour de Ste. CATHERINE. Ma sœur Marguerite Picard demeurait alors avec moi, et là je tâchai de de recorder le peu de filles et de garçons capables d'apprendre.”

Pouvait-elle raconter avec plus de simplicité et d'humilité l'origine de son Institut. Une étable fut son berceau. Aux yeux de la FOI, il ne pouvait être plus glorieux, car il ne pouvait être plus pauvre ; le caractère de toutes les œuvres diverses étant de commencer dans le silence, dans la faiblesse et dans l'humiliation. L'Église, aussi, prit naissance dans une étable, dans une pauvre bourgade de la JUDEE ; de là, elle s'est étendue, elle a embrassé tout le monde. Dieu avait montré antefois à un prince idolâtre cette petite pierre, qui détachée du sommet des monts, et roulant jusqu'en bas, en grossissant toujours, venait briser une statue colossale pour devenir bientôt elle-même une haute montagne et couvrir enfin toute la terre. La CONGRÉGATION a obtenu une part de la mission de l'Église : elle a été appelée à répandre la lumière, à conserver les bonnes mœurs, à devenir l'un des boulevards de la FOI dans ce pays. Elle devait donc avoir part aux humiliations de l'Église, voilà le mystère de l'étable.

Mais l'étable conduit à la gloire du Thabor ; et la Sœur Bourgeois, dans l'Église du CANADA, a sa part de la reconnaissance et des bénédictions des peuples. Voilà que toutes les générations la diront bienheureuse, parce que le Seigneur a fait par elle de grandes choses ! Chaque Famille Canadienne la bénit, pour lui avoir formé, par son Institut, une Mère vertueuse, prudente, modeste, instruite, fidèle à ses devoirs ; et de son côté, chaque mère la bénit pour avoir ouvert à sa fille un asile pieux où elle conserve son innocence.

L'Institut de la Sœur Bourgeois, doit jouer un grand rôle dans les desseins de Dieu pour la conversion de cette terre d'Amérique. Voici ce que déjà à cette époque en écrivait M. DE BELMONT.

“ C'est par un effet tout particulier de sa bonté sur ce pays, que DIEU a suscité la Vénérable Sœur Bourgeois, pour répandre l'Esprit de zèle et de fervent de son Institut par tout le CANADA, où sa CONGRÉGATION est établie en tant de paroisses ; services importants qu'elle rend encore par ses filles, services absolument nécessaires à la NOUVELLE-FRANCE, qui est elle-même l'unique ressource de l'Église Catholique, dans toute l'AMÉRIQUE DU NORD. Car si le CANADA n'était comme une digue contre l'hérésie, les Sectaires auraient bientôt tout empoisonné de leurs erreurs, dans toutes ces vastes contrées de l'AMÉRIQUE.”

Qu'il serait heureux ce Vénérable Prêtre, s'il jouissait aujourd'hui du spectacle consolant que nous avons sous les yeux et qui répond si bien à ses vœux : les maisons de la CONGRÉGATION échelonnées sur les deux rives de notre beau Fleuve, de KINGSFORD à RIMOUSKI, et jusque dans les Iles de la NOUVELLE-ÉCOSSE, près des ruines de l'ancien LOUISBOURG, comme deux lignes de forts, opposant une barrière infranchissable aux invasions de l'hérésie, qui nous cerne de toute part !

C'est le grain de sénévé qui a germé dans la pauvreté de l'étable, qui a grandi, est devenu un bel arbre, dont les branches bienfaisantes ombragent aujourd'hui une multitude de jeunes colombes vivant en paix sous sa protection, à l'abri des tempêtes qui grondent autour d'elles.

(*) Jeanne Loysel.

III
LES PREMIÈRES SŒURS.

Pour Païder dans ses fonctions de Maitresse d'École; la Sœur Bourgeois n'avait qu'une seule compagne, MARGUERITE PICAVIN. Il était facile de prévoir que cette assistance serait bientôt insuffisante; vû l'accroissement de la population et le surcroît d'occupation qu'occasionnait la nécessité de pourvoir d'ailleurs à la subsistance, l'École, étant alors absolument gratuite; aussi la Sœur Bourgeois n'aurait-elle pu longtemps suffire à tous les besoins.

Dans ce dénûment elle crut devoir passer en France, pour demander de Païde, Ville-Marie ne pouvant encore lui en donner. Elle se rendit à Troyes, où elle était plus connue et où elle espérait mieux réussir.

Quatre jeunes personnes des meilleures et plus honorables familles de la ville, Mesdemoiselles Chatel, Raisin, Crolo et Houx consentirent à se joindre à elle et devinrent ses premières coopératrices dans la fondation de son Institut. Elles sacrifièrent généreusement leurs parents, un avenir brillant, et les joies du pays, pour suivre une pauvre fille qui leur promettait pour logement une étable; pour vêtement, une étoffe grossière; pour nourriture, du pain et du potage; pour occupation, les fatigues de l'École; pour délassement, le travail des mains, et les longues veilles de la nuit; et pour consolation, des privations de toutes sortes.

Arrivées à Ville-Marie, leur vie répondit à un si noble début, "elles ont été," nous dit la Sœur Morin, "avec la Sœur Bourgeois, les dignes fondements de la Congrégation, travaillant nuit et jour à conduire et à travailler pour habiller les femmes et pour vêtir les sauvages, tout en faisant les Ecoles; le partage de la Sœur Crolo, ajoute-t-elle, fut le ménage de la campagne, où elle a consumé ses forces et ses années et a rendu par là bien des services à ses Sœurs: lavant les lessives le jour après les avoir coulées la nuit, cuisant le pain, étant toujours infatigable au travail et se regardant comme la dernière de toutes et la servante de la maison."

Rien n'est admirable comme le récit de Marie Barbier, la première Sœur Canadienne de la Congrégation, il nous fait connaître quelque chose des fatigues et des souffrances de cette première époque, laissons-la parler elle-même:

"Je ne peux pas comprendre comment étant jeune comme j'étais, (car j'entrai à la Congrégation à l'âge de quinze ans,) je pouvais faire tout l'ouvrage que j'ai fait pendant cinq années de suite. J'avais soin de deux vaches dont je tirais le lait, et faisais le beurre; je les menais le matin, et les allais quêrir le soir, à près d'une demi-lieue loin de la ville, et lorsque je passais par les rues avec mes vaches, j'étais la risée de ceux qui m'avaient connue dans le monde. Je portais quelquefois sur mon cou le blé au moulin et en rapportais de même la farine; je boulangeais seule quelquefois trois fournées dans un jour. Avant moi c'étaient deux Sœurs qui en étaient chargées, et qui en avaient assez; mais parceque le pain n'était pas bon, on m'en donna le soin; je n'y entendais rien, ne Payant jamais fait; cependant me confiant au Saint Enfant Jésus, avec qui je m'imaginais boulangier, j'en venais à bout, les personnes qui se plaignaient avant, ne cessaient de louer la boulangère... et moi le boulangier!! Je me levais deux ou trois heures avant la Communauté, afin d'avoir fait une fournée avant huit heures, qui est le temps où l'on disait la messe des éco-

lières; car j'étais aussi employée à l'école. Quand on sonnait la messe et que mon pain n'était pas encore au four, je nettoiais le four à moitié et mettais le pain tout comme il se rencontrait, étant pressée et n'ayant personne pour mener les enfants à l'Eglise: Je recommandais le tout au Saint Enfant Jésus, et lui disais avec simplicité, vous ferez tout pour votre peine. Comme je n'avais aucune expérience, je fesais continuellement des bévues, soit en faisant trop de pâte, soit en oubliant de faire le levain, ou bien n'ayant point de farine sassée, ou point de bois; mon recours était au Saint Enfant Jésus et à la Sainte Vierge et ils suppléaient à tout." (V. de S. Bourg. T. I, p. 200).

La Sœur Bourgeois et ses compagnes, devaient bien souffrir d'être obligées de laisser une enfant de seize ans s'épuiser en de pareils travaux; mais dans l'état de vie qu'elles avaient embrassé, étant si pauvres et si peu nombreuses, il était impossible qu'il en fût autrement; elles-mêmes ne s'épargnaient guère, se contentant de la nourriture la plus grossière, des meubles les plus indispensables, ne couchant que sur des paillasses et s'efforçant par une application constante au travail, de faire face aux plus urgentes nécessités pour n'être à charge à personne.

Elles étaient puissamment encouragées dans ces rudes sentiers des sacrifices par les exemples de leurs sainte Fondatrice. Son zèle apostolique la portait à se regarder comme la victime chargée d'expier les péchés de tous, de là ces étonnantes mortifications auxquelles elle se livrait et dont le souvenir fait encore frémir notre délicatesse.

Elle ne prenait que très peu de nourriture, choisissant de préférence les aliments les plus grossiers ou de mauvais goût, encore les prenait-elle tantôt trop chauds, tantôt trop froids, en y mêlant de la cendre ou quelque autre poudre amère. Elle ne buvait que de l'eau qu'elle ne prenait qu'une fois par jour, même dans le temps des plus grandes chaleurs, elle en prenait assez pour irriter sa soif, mais jamais assez pour l'éteindre; en hiver, elle n'approchait jamais du feu; son lit ordinaire était le plancher ou la terre nue, avec un billot pour chevet. Elle déchirait son corps par de cruelles disciplines, elle était chargée d'instruments de pénitence, et portait secrètement sur la tête un bonnet hérissé d'épingles qu'elle ne quittait ni nuit, ni jour. Ses sœurs ayant découvert par hasard cette industrie de son amour pour la souffrance et Payant conjurée de quitter ce bonnet, elle leur répondit en souriant, qu'il ne lui faisait pas plus de mal qu'un oreiller de plumes.

Sa prière était assidue, prolongée fort avant dans la nuit, et si fervente qu'elle la fesait appeler communément la Geneviève du Canada.

Avec tant de mérite elle était si humble, si bonne, si douce, si compatissante, si affable, que tous ceux qui approchaient de sa personne en ressentaient les plus saintes impressions et de grands desirs de vertu.

Depuis quelque temps, Messieurs et Mesdames, on a beaucoup vanté dans des lectures publiques les premiers colons de Ville-Marie. On a célébré en eux des Héros, des Apôtres et des Martyrs, pourquoy n'a-t-on pas aussi rendu justice aux premières femmes du Canada! Mais non, depuis qu'Eve a péché, toutes les malédictions sont pour nous, et les hommes se réservent toutes les couronnes et toutes les bénédictions. Allons, Messieurs, puisque vous nous faites l'honneur de ne nous croire bonnes qu'à porter les colifichets de la vanité, nous prendrons la plume pour vous ap-

prendre que nous aussi nous avons eu nos Héroïnes, nos Apôtres et nos Martyrs.

Nos Héroïnes ; car n'est-ce pas un courage vraiment héroïque, qu'il fallait pour entreprendre un voyage de 900 lieues, alors que la navigation était si longue et si pénible, pour aller s'établir dans un pays dépourvu de tout, couvert de neige cinq mois de l'année, sans aucune des ressources que le commerce et l'industrie nous prodiguent aujourd'hui contre les rigueurs de l'hiver, sans autre protection contre les embûches des Iroquois, qu'une confiance sans bornes en la Providence divine ?

Nos Apôtres, car la Sœur Bourgeois et ses filles ont été de zélés Missionnaires portant sur toute cette terre du Canada, et jusque parmi les Sauvages, la connaissance du vrai Dieu, de sa loi, et des devoirs du chrétien, parcourant les villes, les campagnes et les îles, remontant et redescendant les fleuves, avec mille fatigues, pour se rendre à leurs missions lointaines.

Nos Martyrs, enfin ; elles ne sont pas montées, il est vrai, sur les bûchers, elles n'ont pas succombé sous le casse-tête du sauvage, mais elles ont connu le Martyre du travail, de la privation, de la fatigue, de l'humiliation, du dévouement et de la charité. Leur vie s'est consumée lentement dans les plus rudes épreuves et le parfum en est monté comme l'encens vers le ciel, répandant partout la suave odeur de leurs vertus.

IV

L'ÉCOLE.

Quand la Sœur Bourgeois revint de France, ainsi que je l'ai dit, à la tête de ses nouvelles compagnes, elle se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'Éducation de l'Enfance : d'abord elle prit indistinctement tous les enfants de Ville-Marie ; mais la population étant devenue par la suite plus considérable elle dut se borner exclusivement à l'éducation des petites filles.

Figurez vous donc, une pauvre salle ; à l'une de ses parois est appendu un crucifix ; dans le fond sur une table couverte de nappes blanches, une statue de la Vierge couronnée de roses, entre deux vases de fleurs ; autour de cette salle, des bancs et des tables, sur ces bancs le long de ces tables, des jeunes enfants sages et appliquées, les unes écrivant sous la direction d'une des jeunes sœurs nouvellement arrivées, les autres lisant et étudiant leur leçon ; d'autres toutes petites incapables de lire, groupées aux pieds de l'image de Marie, les yeux fixés sur elle, les mains jointes et le visage orné de modestie et de candeur. Au milieu de ce groupe innocent, la sœur Bourgeois, grave, modeste, pleine d'une douce majesté, souriant avec bonté à ses tendres élèves, et leur apprenant à aimer la Mère de Dieu et son divin Fils. Tel est le délicieux tableau que le savant et pieux auteur de la vie de la Sœur Bourgeois nous a donné de la première École de Ville-Marie !

La Sœur Bourgeois, sentait profondément toute l'importance de la première éducation, elle savait que tout l'avenir de l'homme est dans son enfance, mais que son enfance elle-même se forme tout entière par l'Éducation. Elle appelait donc les enfants à l'école, dès leur plus bas âge, et avec les premiers principes de la Foi Chrétienne, elle s'appliquait à faire pénétrer aussi dans leurs jeunes cœurs la crainte de Dieu et l'amour de la vertu.

Il n'y a point de véritable éducation sans religion.

La science est insuffisante à régler les passions du cœur humain, elle est incapable de soulager ses misères morales, il faut à ce pauvre cœur, dégradé par sa chute, le baume consolant du souvenir de Dieu, pour le régler, pour calmer l'effervescence de sa nature corrompue, pour lui inspirer l'horreur du vice, et l'amour de la vertu, pour lui donner le calme de la conscience, le bonheur ici-bas et la suprême félicité dans l'autre vie.

Tout en leur inculquant la science de la Religion, la Sœur Bourgeois faisait contracter de bonne heure à ses enfants des habitudes de douceur et de politesse ; de là cette aménité de mœurs, cette franchise de caractère, cette affabilité pour l'étranger, ce culte de l'hospitalité qui fait le caractère distinctif de notre population Canadienne, et qui frappent si vivement le voyageur en entrant dans ce pays.

À la science religieuse et à celle des usages de la vie se joignait la connaissance des premiers principes des lettres humaines, avec un succès qui répondit parfaitement à ses soins ; et il arriva que longtemps, les femmes, sous ce rapport, eurent la supériorité sur leurs maris qui tantôt à la chasse, tantôt à la guerre, tantôt aux champs, ne pouvaient guère s'occuper de la culture des lettres.

On apportait un soin extrême, à la Congrégation, à prémunir les enfants contre les dangers d'une vie oisive et désœuvrée. " Les Sœurs de la Congrégation, " disait la Sœur Bourgeois, doivent se rendre habiles " à toutes sortes d'ouvrages, afin d'apprendre aux enfants à éviter l'oisiveté, qui est la source de tous les " vices et les rendrait dissipés, il est donc nécessaire de faire travailler les enfants des Ecoles,....

" Et aussi les pensionnaires, " ajoutait-elle, car le pensionnat existait à cette époque pour les enfants de condition, afin que le genre d'éducation fut proportionné à leur naissance et à leur état de fortune : et c'est ici que furent formées, dès l'âge le plus tendre la plupart des personnes de condition de Ville-Marie et des environs.

Ce système d'éducation est admirable et ne laisse rien à désirer, il est applicable à toutes les classes de la société, à la fille du pauvre comme à celle du riche, à la fille du sauvage comme à celle du gentilhomme, il forme à la fois l'intelligence et le cœur, en un mot l'âme tout entière.

Les résultats en ont été merveilleux, et il a réussi au point, dit Charlevoix : " qu'on voit à Ville-Marie, " toujours avec un nouvel étonnement, des femmes " jusque dans le sein de l'indigence et de la misère, " parfaitement instruites de leur Religion, qui n'ignorent rien de ce qu'elles doivent savoir, pour s'occuper " utilement dans leurs familles, et qui par leurs mères, leur façon de s'exprimer et leur politesse, " ne le cèdent point à celles qui parmi nous ont été " élevées avec plus de soin. " (Hist. de la N. F. t. 1, p. 343.)

Quand on sait que les femmes sont le bonheur ou le malheur des familles, que c'est par elles que les maisons dont elles ont l'administration intérieure, se soutiennent ou se ruinent, s'élèvent ou se détruisent. Quand on songe que les devoirs qu'elles ont à remplir, sont les fondements de la société et de toute la vie humaine. Que c'est à elles qu'est confiée l'éducation des enfants, que ce sont elles qui les élèvent jeunes, qui les soignent encore devenus grands, qui les conseillent, les consolent et leur rendent la vie douce ou amère ; que d'elles par conséquent dépendent leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leurs bonheur même, on ne saurait trop remercier la

Providence Divine, d'avoir donné au Canada la Sœur Bourgeois et sa Congrégation. En se chargeant de l'éducation de l'enfance, cette femme forte, s'imposait une rude tâche. Car si rien ne console comme la docilité et les progrès des enfants, rien aussi ne fatigue comme leur légèreté et leur inattention, rien n'éprouve comme leur activité et leur pétulance, et rien n'est amer comme le chagrin que cause la paresse, la malice, l'ingratitude dont quelquefois on ne peut les excuser.

Malgré tant de difficultés, cette institutrice accomplie savait néanmoins rendre agréable à ses élèves le temps de l'école par sa sollicitude toute maternelle à les former, par les soins délicats dont elle les entourait, enfin par sa patience inaltérable à supporter leurs défauts.

En retour elle recevait de ses élèves les plus tendres témoignages de respect, d'affection et d'attachement. L'école était aimée autant et souvent plus que le maison maternelle. En voici un trait frappant, et fort honorable pour les premières sœurs de l'institut.

Le Gouverneur de Courcelles avait envoyé à la Congrégation deux petites Sauvagesse pour y être instruites et élevées chrétiennement. Quelque temps après qu'elles leur eurent été confiées, la mère de la première enleva inopinément sa fille; une sœur s'apercevant de la disparition de cette enfant, courut incontinent sur ses pas; et l'enfant ne peut pas plutôt aperçue, qu'elle s'arracha des bras de sa mère pour se jeter dans ceux de la sœur, sans vouloir l'abandonner.

Il n'est pas une seule élève de la Congrégation qui ne comprenne parfaitement l'attachement de cette petite Sauvagesse pour celles qui l'avaient élevée, et qui peut-être ne soit prête à jouer le même tour à sa mère! Tenez-vous bien sur vos gardes, Mesdames, car peut-être un jour vos filles se soustrairont à vos embrassements pour revenir au Couvent.

Souvent on nous dit que les jours du Couvent sont les plus beaux de notre vie, nous le croyons sans peine. Ici, nous avons Dieu, l'innocence et la prière, une douce et maternelle surveillance, l'intimité de la famille, qui se traduit si bien dans ce nom de *Tantes* que nous donnons à nos maîtresses; nos compagnes sont nos *Sœurs*, nous les aimons et elles nous aiment; la joie ou la tristesse de l'une fait le bonheur ou le deuil de toutes; ici le commandement est doux et léger, l'obéissance agréable; la piété nous y devient familière, car tout est pieux autour de nous; nous sommes soutenues dans les difficultés du travail par d'affectueuses paroles; en nous donnant notre tâche d'une main, on nous montre de l'autre le Ciel à conquérir et le repos qui nous y attend.

Mais voilà que je m'égare, mon cœur m'entraîne, il est temps que je finisse. Encore un mot cependant sur la Sœur Bourgeois.

Cette mère incomparable n'eût point considéré son œuvre comme complète si elle eût abandonné ses enfants au sortir de l'école. Pour conserver en elles les fruits précieux de l'éducation qu'elle leur avait donnée, elle réunissait chaque jour de fête et de dimanche toutes celles dont l'éducation était achevée, et par de solides instructions, leur apprenait à se sanctifier dans le monde, et à y porter la bonne odeur de la vertu. Ce sont ces réunions qui ont donné naissance à la Congrégation des Filles d'icelle *Notre-Dame des Victoires*.

Chaque année elle recevait dans sa maison, celles qui voulaient vaquer aux exercices de la retraite spirituelle, et se renouveler dans le service de Dieu; et

les enfants qui sous sa conduite voulaient se préparer à leur première communion.

Son zèle infatigable ne s'arrêta pas là, elles fonda pour les filles pauvres, une maison de Providence où elles se formaient à des ouvrages utiles pour vivre honnêtement de leur travail, et échapper aux dangers de la pauvreté et de la misère.

Lorsque des filles pauvres arrivaient de France, sans ressource, sans asile; elle courait au port les recevoir; les accueillait dans sa maison, et leur servait de protectrice et de mère jusqu'à ce qu'elle trouvât à les placer ou à les établir convenablement. Faut-il maintenant s'étonner que les mères canadiennes soient si bonnes!

C'était avec admiration, et étonnement, que Ville-Marie et la Colonie toute entière, contemplaient les œuvres prodigieuses que le Dieu Tout-Puissant opérait par les mains de cette Femme Héroïque. Le gouverneur de Courcelles et l'Intendant Talon, pendant le voyage qu'ils firent à Montréal, vers 1667, furent si frappés des avantages que le pays retirait de l'établissement naissant de Marguerite Bourgeois qu'ils l'approuvèrent d'un commun accord, et pour le consolider, l'Intendant permit aux citoyens de s'assembler extraordinairement, pour en demander au Roi l'approbation, par des Lettres Patentes. L'assemblée eût lieu au Séminaire, et il n'y eût qu'une voix en faveur de la requête proposée; on jugea de plus que personne mieux que la sœur Bourgeois elle-même ne pourrait faire valoir le motif de cette supplique, en conséquence elle se soumit de nouveau aux inconvénients de ce long voyage et partit pour la France, avec les recommandations de l'Evêque de Québec, du Gouverneur, de l'Intendant, des Seigneurs de Montréal.

Elle se présenta au Ministère de la Marine, Colbert accueillit sa demande de la manière la plus favorable, et au mois de mai 1671, le Roi signa à Dunkerque les Lettres Patentes qui après un éloge magnifique de tout ce que la Sœur Bourgeois avait entrepris pour le bien de la Colonie, confirmait son Etablissement sous le nom de Congrégation de Notre-Dame.

Ici je m'arrête, Messieurs et Mesdames, le cadre que je m'étais tracé est rempli. La Congrégation a pris naissance, elle est constituée telle qu'elle demeurera toujours. Sans doute il eût fallu une plume plus exercée que celle d'une enfant pour relever l'éclat de ses premiers jours, j'ai fait autant que mes forces m'ont permis pour payer ma dette de reconnaissance, à une Institution que j'aime, pour le bien qu'elle a fait à mon pays, qu'elle a fait à ma mère, qu'elle m'a fait à moi-même.

Ce soir peut-être je vais être un peu grondée, l'humilité de mes *Tantes* ne me pardonnera pas d'avoir dit tant de bien de la Congrégation.

Messieurs et Mesdames, implorez mon pardon, je n'ai dit que la vérité, pouvais-je empêcher que la vérité fût un éloge!!!

Et si je disais que les Sœurs d'aujourd'hui sont dignes de celles qui les ont précédées, qu'elles se font un devoir rigoureux de marcher sur leurs traces et d'imiter leur simplicité, leur piété, leur zèle et leur dévouement. Et si j'ajoutais que toutes les fois que je contemple notre Très Révérende Mère, il me semble voir la Vénérable Marguerite Bourgeois usée par les fatigues d'un long et pénible Apostolat dans nos écoles, vivre parmi nous sous le poids des infirmités et des souffrances, comme une *relique vivante*, nous encourageant toutes, Maîtresses et Elèves, par l'exemple de ses vertus.

Ne serait-ce pas un éloge ! et cependant encore je ne dirais que la vérité !!!

Oh que le Ciel, Vénérable Sœur Bourgeois, conserve longremps à notre cher Canada, votre Congrégation, dans toute la beauté, dans toute la ferveur de ses premiers jours ! C'est le vœu des milliers d'enfants qui croissent et grandissent heureuses, sous son influence bienfaisante, comme sous le manteau de la Reine du Ciel, dont nos bien-aimées Mères se font gloire d'être les filles, et dont elles tâchent avec tant de succès d'imiter l'Apôstolat et les vertus !!!

Dieu exauce les prières des petits enfants. Heureux a été le passé, heureux est le présent, heureux, tous l'espèrent ! sera l'avenir !!!

Discours prononcé par Feu le Reverend Messire Hyacinthe Hudon, V. G. du Diocèse de Montreal, dans l'Eglise Paroissiale de cette Ville, le jour de la Fête Nationale de St. Jean Baptiste, le 24 Juin 1846.

On nous saura certainement gré de trouver, dès aujourd'hui dans notre Recueil, ce beau discours. En effet, ce morceau éloquent, si honorable pour son auteur, pour le *Clergé du Canada*, dont il était un des membres les plus distingués, et pour la Littérature de notre pays en général, devait nécessairement trouver place dans les premiers numéros de l'*ECHO*.

Voici d'abord quelques détails sur la vie de ce vénérable Prêtre.

M. HYACINTHE HUDON, Vicaire Général du Diocèse de Montréal et Chanoine-Doyen du Chapitre de la Cathédrale, naquit à la Rivière-Ouelle, Diocèse de Québec. Il avait fait avec un succès des plus brillants, son cours d'études classiques et théologiques au Séminaire de cette dernière ville et avait été ordonné Prêtre à Nicolet, le 9 Mars 1817. Presque immédiatement après avoir reçu les Ordres Sacrés, M. HUDON fut chargé de l'importante desserte du Faubourg St. Roch, où il dirigeait aussi quelques Eclésiastiques, et avait sous ses soins les Ecoles de ce quartier. Après quelques années de Ministère dans la ville, M. HUDON fut envoyé dans les Missions du Golfe St. Laurent, où il déploya un zèle infatigable. Il quitta ce poste en 1826, pour prendre la Cure de *Ste. Magdeleine de Rigaud*. Six ans plus tard, en 1832, il fut transféré de là à la cure de Boucherville ; enfin il fut appelé à l'Evêché de Montréal pour y être un des premiers membres du Chapitre de la Cathédrale, érigé le 21 Janvier 1841.

Dans toutes ces différentes situations, M. HUDON se distingua par ses talents, sa régularité et sa constante application aux devoirs du Saint Ministère.

Pendant l'épidémie du *Typhus* qui désola Montréal en 1847, M. HUDON s'étant consacré avec un dévouement au-dessus de tout éloge, au soulagement des malheureux émigrés, qui mouraient par centaines aux portes de notre ville, il y contracta lui-même cette maladie qui l'emporta, étant encore dans la force de son âge.

La mort de ce digne Prêtre fut une grande perte pour la ville de Montréal et pour le Diocèse tout entier, qu'il pouvait encore servir longtemps.

Discours du Reverend Messire Hudon.

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrâ vigilat qui custodit eam.

Psautre 126.

La tâche qu'il m'est imposé de remplir en ce jour, Messieurs, est à mes yeux bien honorable, mais en même temps bien difficile. Elle est honorable, puisque j'ai à parler devant ce qu'il y a de plus éclairé et de plus marquant dans cette Capitale, (1) et que c'est dans un jour où tout ce qu'il y a de vrai patriotisme dans les cœurs Canadiens se réveille et se ranime pour se manifester dans tout son éclat. Elle est difficile, parce que, paraissant pour la première fois dans cette chaire, et m'y voyant entouré de l'élite de mes Concitoyens, je ne puis me défendre d'un certain sentiment d'appréhension, et il y a, ce me semble, de ma part, témérité à ouvrir la bouche et à entreprendre de donner, au sentiment patriotique qui vous anime, une direction telle que la Religion a droit de l'attendre de vous, et qui puisse d'ailleurs contribuer au bonheur de notre commune Patrie. J'aurais donc dû la laisser, cette tâche, à une bouche plus éloquente et plus persuasive que la mienne. La seule excuse qui pourrait me justifier à vos yeux, et qui m'a déterminé à accepter l'honneur qui m'a été déferé, c'est qu'étant, comme vous tous, l'Enfant du sol, sentant couler dans mes veines, comme vous dans les vôtres, le pur sang Canadien, j'ai cru pouvoir, en présence de mes Compatriotes, donner un libre cours aux sentiments que j'éprouve, et aux vœux que je forme pour le bonheur et la prospérité de notre Patrie. Toutes ces raisons seront, je l'espère, des motifs qui me justifieront à vos yeux, et qui, en même temps, vous porteront à écouter avec indulgence les paroles que j'ai à vous adresser dans ce beau jour.

Oui, je puis appeler cette fête un *beau jour*, car ces bannières religieuses déployées avec grâce, ces emblèmes d'Industrie étalés avec somptuosité, et où l'art et le bon goût le disputent au sentiment ; tout cela m'annonce qu'il y a dans vos cœurs un germe puissant de Foi et d'énergie qui n'a besoin que d'être développé et bien dirigé pour le faire servir efficacement à la prospérité de notre Pays.

Vous n'attendez pas cependant de moi, que, du haut de cette chaire, je vienne faire ici une dissertation d'Economie politique. Ni le caractère dont je suis revêtu, ni le Lieu Saint qui nous rassemble ne me le permettraient, et d'ailleurs, vous avez parmi vous, tant d'hommes habiles et capables d'exciter votre émulation, qu'il serait pour moi plus que superflu de l'entreprendre. Seulement, comme chacun, dans la position où la Providence l'a placé, doit travailler au bonheur de sa Patrie, j'ai pensé que j'y aurais grandement contribué, en vous remettant sous les yeux une vérité dont je pense qu'aucun de vous ne doute, mais qu'il est bon cependant de vous rappeler, savoir : que notre existence, même politiquement et civilement parlant, dépend de notre fidélité à maintenir et à observer la Religion Sainte que nous avons le bonheur de professer ; et qu'il n'y a pas pour nous d'autre moyen d'attirer sur notre Patrie cette protection divine sans laquelle une Société ne peut ni se soutenir, ni être heureuse. Oui, ce monde social, au milieu duquel nous vivons, en attendant que nous entrions dans un monde meilleur, s'il n'était pas vivifié par la Religion, finirait par se dissoudre dans l'anarchie, ou par

(1) Montréal était alors le Siège du Gouvernement.

n'abrutir dans la servitude ; et le Prophète Roi ne faisait qu'exprimer, sous une image vive et simple, une pensée éminemment politique, quand il disait il y a près de trente siècles : " Si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes, celui qui est préposé pour la défendre." *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez dans ce texte, Messieurs, tout le sujet dont je viens vous entretenir. Ainsi, la Religion, base et fondement unique du bonheur de la Société, voilà toute ma pensée ; développons la un peu. Si je suis un peu long, c'est que le sujet est immense.

Toute Société tend à son perfectionnement, parce que toute Société tend au bonheur, et le bonheur, pour la société comme pour l'homme, n'est que la tranquillité de l'ordre, et par conséquent la perfection. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société qui souffre, cherche à se placer dans un état meilleur, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la paix profonde dont elle jouit. Aussi, l'Écriture Sainte, qui propose les plus sublimes vérités sous des images familières, afin de les mettre à la portée des esprits les plus faibles, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses désirs, dit ; " chacun s'assiera sous sa vigne et sous son figuier, et personne ne troublera son repos." *Et sedebit vir sublus vitem suam, et subtus ficum suam, et non erit qui deterrat.* (Mich. ch. 4, v. 4.)

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où règnerait un ordre parfait, jouirait d'un repos parfait. Or, sans la Religion, tout est désordre. Pourquoi ? Parce que Dieu ayant tout créé pour lui, il s'en suit que l'essence de tout ordre est de tendre à Dieu. L'ordre dans nos pensées, c'est de le connaître ; l'ordre dans nos actions, c'est de le servir par l'ensemble des actes de tout notre vie.

S'il est sur la terre une institution qui rappelle les hommes à une origine commune et à une même immortalité ; une institution qui établisse parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits, qui leur répète sans cesse qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères ; une institution qui ne veut pas qu'il y ait de misérables dans son sein qui ne soient consolés, point de pauvres qui ne soient secourus, point de faibles qui ne soient protégés ; une institution dont tous les exemples et toutes les maximes soient une continuelle leçon de dévouement, de sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général ; une institution enfin qui fasse un précepte à ses membres de s'aimer les uns les autres, et qui renferme dans ce seul mot tout le sommaire de sa loi : cette institution n'est pas autre chose que la Religion sainte que nous professons ; et elle convient souverainement à un peuple pour qui l'amour de la Patrie n'est pas un vain nom. C'est au milieu du vrai Patriotisme et des sentiments généreux qu'il enfante, qu'elle prend son essor ; c'est là qu'elle trouve de vrais disciples ; c'est là qu'elle n'enseigne pas en vain ses sublimes vertus. Car qui est-ce qui maintient la société, si ce n'est l'observation des devoirs que la religion impose ? C'est elle qui assigne à chaque particulier les devoirs qu'il a à remplir dans les différentes conditions où il se trouve placé ; et tout le monde sait, que c'est du concours de tous les efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; que c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général.

Que l'homme public sacrifie le bien général à son ambition ; que le magistrat prostitue ses jugements à

l'iniquité ; que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude ; que l'artisan quitte le travail pour croupir dans l'oisiveté : on verra la Société languir d'abord, et bientôt se dissondre. L'oubli de la vertu a toujours été le terme de la prospérité des Empires. Or, la vertu ne se perd jamais dans un Etat, où les saintes règles de l'Évangile seront observées. Car tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs religieux. C'est elle qui inspire aux grands et aux riches la bienfaisance, aux petits et aux pauvres la résignation ; c'est elle qui rend les maîtres, humains, les serviteurs, dociles et obéissants ; par elle, les époux deviennent fidèles ; les pères attentifs et vigilants sur leurs enfans ; les enfans soumis et respectueux envers leurs parents. Elle inspire au magistrat l'amour de la justice, au depositaire des deniers publics, l'incorruptible intégrité, le goût du travail à l'artisan, à tous l'éloignement du luxe et de la débauche. Que la loi divine soit gardée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit besoin d'y employer l'appareil des prisons et des tortures. Par la raison des contraires, on peut dire sans crainte de se tromper, que les crimes se multiplieront dans une Société, en raison de l'affaiblissement de la Foi. Oui, on peut l'affirmer en toute vérité, si la Religion perdait tout-à-fait son empire, dès ce moment on devrait s'attendre à voir renaître tous les maux dont le Christianisme a été le remède. Quel serait alors l'état de la Société ? d'un côté les vices devenus plus audacieux, enfantant tous les genres d'excès ; de l'autre les moyens répressifs et conservateurs ne se trouvant plus que dans les institutions humaines, il ne faudrait rien moins que des lois de fer pour enchaîner la fureur des passions ; à la place des autels, il ne faudrait plus que des cachots ; au lieu de pasteurs, des soldats ; au lieu de l'Évangile, un code de supplices. Oui, un peuple sans Religion est un peuple absolument indisciplinable. Allez dans un pays où la Religion n'exerce point son empire pacifique ; là, vous serez assuré de voir régner le plus affreux despotisme ; là, vous chercherez en vain le moindre vestige de véritable Liberté : c'est pour les peuples sans Foi que sont faits les Tyrans.

Les philosophes de l'antiquité avaient au moins entrevu cette vérité par les seules lumières de la raison. Écoutez ici Socrate : " L'ignorance du vrai Dieu, disait-il, est pour les Etats la plus grande des calamités ; et qui renverse la Religion, renverse le fondement de toute Société humaine." " Cherchez un peuple sans Religion, — a dit un auteur Protestant (Hume) — et si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup de la brute." La Religion, dit un auteur moderne (M. de Bonald), met l'ordre dans la société, parce qu'elle seule donne la raison du pouvoir et du devoir ; et un célèbre orateur Français (le Comte de Montalembert) a dit tout récemment cette belle parole : il n'y a que ceux qui sentent ce qu'on doit à Dieu, qui puissent comprendre dans toute son étendue le devoir envers la Patrie. Tout le monde connaît ce mot de Rousseau : " Jamais état ne fut fondé, que la Religion ne lui servit de base." Tant il est vrai, que chez l'homme même le plus impie, lorsque les passions se calment, la vérité reprend tout son empire.

Oui, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme comme individu et comme membre de la société, est le résultat de l'enseignement de la Foi. N'est-ce pas la Religion, qui a donné à l'Europe cette belle civilisation qui n'eut pas de modèle dans l'an-

l'humanité? N'est-ce pas la Religion qui, d'un peuple d'Antropophages les plus féroces, en fit des hommes doux et humains? Il suffit de connaître ce qui se passa au Paraguay, pour comprendre ce que peut procurer de bonheur la pratique de la Vérité et de la Foi. Quelques pauvres Prêtres armés du seul glaive de la parole, la Croix et l'Évangile à la main, pénétrèrent dans des contrées incultes, habitées par des sauvages féroces et intraitables, que les armes des Espagnols n'avaient jamais pu dompter; et, par le seul pouvoir de la vertu et de la Vérité, ils viennent à bout de les civiliser; ils en font des chrétiens qui pendant plus d'un siècle ont fait l'admiration de ceux qui ont vu de près leur police et leurs mœurs. Ils créent au milieu de ces nations sauvages, une république si parfaite que, dans ses rêves les plus brillants, l'imagination ne s'était jamais représenté rien de semblable. On eût dit voir quelques fortunés enfants d'Adam, échappés à la malédiction qui frappa sa race, jouir en paix de l'innocence et du bonheur qui la suit, dans les délicieux bosquets d'Éden. Dieu voulut qu'au moins une fois, la religion agissant sans obstacle sur un peuple, le formât seule à l'état social, afin de montrer par une grande et incontestable preuve, que dans ses dogmes et ses préceptes, sont renfermées toutes les vérités réellement utiles à l'homme, et toute la félicité dont sa condition lui permet de jouir ici-bas. Chose admirable, dit Montesquieu, la Religion qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci!

Direz-vous que les lois suffisent pour maintenir le bon ordre dans une société? Mais qui de vous ignore que les lois ne sont violées que parce que le cœur de celui qui les enfreint est dérégulé et corrompu? Or, qui est-ce qui peut rendre le cœur de l'homme bon et honnête, si ce n'est la Religion? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que c'est du cœur que sortent les vols, les adultères, les meurtres et tous les crimes qui jettent le trouble dans la société? Il faut donc commencer par régler le cœur de l'homme, si l'on veut voir régner dans le monde l'ordre et la tranquillité. La loi humaine ne peut atteindre que l'action coupable; elle n'a aucune prise sur la volonté, qui en est le principe. La loi arrête le bras, mais elle laisse au cœur toute sa perversité; et tout en réprouvant les crimes, elle ne peut punir que ceux qui troublent la société; tout ce qui ne nuit pas au prochain, n'est pas de son ressort, tant elle est impuissante.

Imaginez un peuple, dont la morale n'aurait d'autre appui que les lois. Oh! comme ce peuple serait malheureux! combien il faudrait que ces lois fussent détaillées pour proscrire tous les délits. Où il n'y aurait que des lois, qu'est-ce qui soutiendrait les mœurs; les mœurs mille fois plus nécessaires encore à la société que les lois, qui peuvent quelquefois suppléer les lois, mais jamais être suppléées par elles. Où il n'y aurait que des lois, l'on verrait toujours l'homme puissant et hardi se faire un jeu de les braver; que dis-je? au sein même de nos sociétés où l'on invoque incessamment les principes de la morale, ne se trouve-t-il pas partout des hommes devenus redoutables aux dépositaires même de la loi? ne se trouve-t-il pas partout des hommes qui savent échapper aux lois, par la ruse, par la fraude, par les artifices de l'intrigue, ou par les détours de la chicane? N'en avez-vous pas tous les jours sous les yeux de tristes exemples? Là où il n'y aurait que des lois, le grand intérêt de l'homme serait, non pas de ne point commettre le crime, mais de le cacher. Vous savez que tout ce qui ne vise qu'à se soustraire à l'œil de l'homme, fait peu de cas de la

Justice. Donc, la loi civile seule, sera toujours insuffisante dans son autorité, toujours incomplète dans ses préceptes; il faut qu'un pouvoir supérieur, un pouvoir divin, fasse vouloir ce qu'elle ordonne, et prescrive pour elle, ce que celle-ci n'a pas la faculté d'ordonner. Qu'en serait-il, par exemple, de la sainteté du Serment, base de toute notre législation, et de toutes les décisions judiciaires, sans le sentiment religieux, qui confère à cet acte toute sa gravité? La Religion est donc un soutien nécessaire à la loi civile et sans lequel celle-ci devient insuffisante. On peut comparer la loi à une barrière que l'on opposerait à un torrent; elle ne peut arrêter qu'un instant les rochers qu'il roule; quand ils seront amoncelés, ils finiront par l'entraîner elle-même: la loi divine au contraire, est une digue insurmontable, qui repousse sans en être ébranlée, le choc continu des eaux et des éléments déchainés. C'est la ligne que Dieu a ordonné aux flots de ne pas dépasser; c'est là qu'ils viendront se briser.

Essayerez-vous de contenir les hommes par la force de l'opinion publique? Je sais que l'opinion publique exerce une grande puissance sur l'esprit des hommes en général; mais seule, elle ne suffit pas plus que la Loi. Il faut sans doute conserver à ce moyen toute sa force comme à un des plus puissants mobiles qui nous gouvernent; mais il ne faut pas l'isoler de la Religion; il faut plutôt le seconder, le fortifier par les sentiments que la Religion inspire; qui ne voit en effet, combien il est inefficace sans cet appui? car d'une part l'opinion publique, isolée de la Religion, ne peut rien sur les actions secrètes; d'autre part, pour cette action même qui tombent sous son contrôle, elle ne peut ni récompenser ni punir que dans une mesure très bornée; de plus l'opinion publique ne voit souvent et ne juge que par les passions de la multitude, qui bien rarement est exempte d'erreur; elle ne tient presque jamais compte des efforts; c'est ordinairement d'après le succès qu'elle décide du mérite ou du démérite des hommes. Enfin lors même que nous trouverions dans l'opinion publique une estime et une gloire, qui nous flatent, pouvons-nous en jouir toujours? hélas! il suffit d'un petit revers pour perdre tout le fruit de longs travaux, et voir s'évanouir cette chimérique récompense. Y a-t-il rien de plus inconstant que l'opinion? Ne peut-elle pas dans un instant se tourner contre ceux qu'elle semblait favoriser le plus, et précipiter demain dans la boue, ceux qu'elle élève aujourd'hui jusqu'aux nues?

Notre divin Maître a bien voulu nous en fournir un mémorable exemple dans sa propre personne. Il entre dans la ville de Jérusalem aux acclamations de tout un peuple, qui le proclame l'envoyé de Dieu, le Fils de David, *Hosanna filio David*; et quelques jours après, ce même peuple, demande à cris redoublés, qu'il soit crucifié, *crucifige eum*; il lui présente un meurtrier, un Barrabas, *non hunc sed Barabbam*. Voilà ce que c'est que l'opinion publique.

Et puis, quand elle serait plus constante, qu'est-elle cette opinion publique pour la grande masse des Citoyens, qui forment le corps d'une nation ou d'une Société? Qu'est-elle pour l'artisan, pour l'homme placé dans les rangs inférieurs; quelle influence aura-t-elle sur lui, puisque souvent il l'ignore, et plus souvent encore il en est ignoré? Elle n'est donc pas un moyen suffisant pour extirper le vice et faire naître les vertus.

L'opinion publique ne fait pas non plus le bonheur. Non, non, il y a trop de maux divers se-

niés sur la route de la vie, trop de secrètes amertumes ; et ce vain fantôme de l'estime a trop peu de pouvoir sur les diverses affections de l'âme, pour en calmer seule les dégoûts et les ennuis ; il faut quelque chose de plus que l'opinion publique, pour adoucir le malheur ; et ce quelque chose, c'est la Religion.

Je le répète donc, l'opinion publique, les lois, les juges et les tribunaux doivent être considérés comme les gardiens et les agents publics de la Société ; mais cela ne suffit pas ; il faut de plus et nécessairement un agent secret, et cet agent, c'est la Religion ; c'est elle, qui pénétrant l'homme de l'idée de Dieu, lui interdit jusqu'à la pensée du vice. Non, je ne saurais le dire assez : que la Religion soit respectée, et vous verrez les bonnes mœurs, vous verrez la foi publique, vous verrez le bonheur et la paix renaître, et par suite la société toute entière redevenir florissante : toutes ces choses vont ensemble et se prêtent un mutuel secours. Mais quand un peuple perd de vue les rapports essentiels qui existent entre la vie présente et la vie à venir, quand il n'a pour but que les avantages de la vie présente, sans se mettre en peine de son sort éternel, quand il n'est conduit dans ses actions, que par le jugement que les hommes en portent ; alors, tous les liens de la morale sont rompus ; il n'existe plus sur la terre que la force de la Vertu, si elle ne mène point à la prospérité temporelle, commence à devenir moins chère à ceux qui la pratiquaient, et bientôt on la délaisse tout-à-fait. Si donc un pareil renversement de principes venait à s'introduire ; si le sentiment religieux venait à perdre de son empire sur le cœur des populations, on pourrait dire adieu à toute existence sociale ; la licence prendrait la place de la liberté, toutes les idées d'ordre seraient forcées de céder à la violence et à la destruction ; ni les vices, ni les propriétés ne seraient plus en sûreté. Au milieu de cet étrange bouleversement, ce serait en vain que l'on essaierait de faire des lois, de porter des décrets, de décerner des châtimens ; sans cesse inquiets et agités, les citoyens porteraient, autour d'eux, leurs avides regards ; ils consulteraient la force de leurs bras, et s'ils voyaient quelqu'espoir de succès, ils ne manqueraient pas d'en profiter pour abattre tout ce qui leur aurait porté ombrage.

Il faut donc qu'il y ait une Religion, qui assure le maintien de l'ordre et des lois, en les rendant respectables aux yeux des peuples ; une Religion, qui soit une barrière au despotisme de celui qui commande, comme à l'insubordination de celui qui obéit ; qui fasse comprendre aux uns et aux autres, que si, dans ce monde, il ne saurait pas y avoir, dans les Etats non plus que dans les Fortunes, une égalité parfaite, ces avantages cependant ne sont pas perdus pour nous à tout jamais, et que nous les retrouverons éminemment dans une seconde patrie.

Vous direz peut-être encore que dans le siècle éclairé où nous vivons, on n'a pas à craindre tous ces désordres ; que l'éducation et la science sont aujourd'hui trop répandues pour ne pas exercer une grande influence sur les mœurs et la conduite de la société. Vaine espérance ; il en est de l'éducation et de la science, comme des décorations d'un édifice ; elles peuvent l'ornier et l'embellir mais elles n'en sont pas le fondement. Il ne faut jamais l'oublier, car c'est un principe fondamental, toute éducation doit être fondée sur la Religion ; sans elle l'homme ne saurait rien ; rien surtout de ce qu'il lui importe le plus de savoir. C'est la Religion et non la science qui civilise l'homme, elle nourrit son esprit de vérité, comme son corps se nourrit de pain ; elle agrandit son intelligence ; sans

elle, au contraire, en dépit de tous les autres prétendus moyens d'éducation, il végèterait dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. Car si l'ignorance a ses vices, le savoir a aussi les siens ; l'esprit a son intempérance, comme le corps, et trop d'instruction peut devenir un don bien fatal à celui qui la possède. Aussi quoique bien éloigné d'être l'ennemi de l'Education, je pense cependant qu'il n'est pas avantageux d'écouter trop loin ses faiseurs ; je pense qu'une bonne éducation élémentaire fondée sur des principes religieux, suffit pour la masse d'une population. La Sainte Ecriture l'a dit, la Science enflamme l'esprit, *Scientia inflat* ; elle nourrit l'orgueil si elle n'est pas tempérée par un profond sentiment de Religion. Je ne saurais donc trop le répéter, surtout pour ceux, s'il en est, qui n'éprouveraient, à l'égard de cette divine Religion, qu'une froide et coupable indifférence, et seraient assez insensés pour honorer leurs désirs et leurs espérances au bonheur éphémère que procurent les jouissances de la vie présente ; je ne saurais trop leur répéter que, sans la Religion, ils n'auraient pas même sur la terre, ce repos et cette félicité qu'ils y poursuivent en vain.

Que devons-nous conclure de tout ceci, mes frères ? c'est que la Religion est le véritable et l'unique fondement de la prospérité et du bonheur de la Société. Vous en êtes convaincus, j'en suis sûr ; et vous le sentez si bien, que vous regarderiez comme un rêve, de vouloir séparer les vertus civiles des vertus religieuses, les fêtes de la Patrie, des fêtes de la Religion. Non, si vos fêtes nationales n'étaient pas, en même temps, des fêtes religieuses, elles perdraient nécessairement de leur intérêt pour le plus grand nombre, elles manqueraient leur but social, elles seraient sans enthousiasme et sans vie ; et c'est là la raison pour laquelle vous êtes rassemblés aujourd'hui dans ce temple ? En effet, ces assemblées religieuses sont ce qui contribue le plus à unir les hommes entre eux ; Pourquoi ? parce qu'en présence de la divinité, tous les hommes étant égaux, et toute élévation fléchissant devant la seule véritable grandeur, par là même, toute raison de division ou de rivalité tombe et s'efface dans une fusion parfaite de la même foi et des mêmes espérances ; parce que le pauvre humilié aux pieds de l'autel, voit à ses côtés le riche qui s'humilie aussi, et qu'alors la distance qui, hors du temple, les sépareit l'un de l'autre, disparaissant, un même esprit les rapproche, les unit, inspire à l'un et à l'autre des sentiments de bienveillance et de charité, et les fait ressembler plus parfaitement au Dieu qu'ils viennent adorer, et auprès de qui il n'y a pas d'acceptation de personnes.

Souffrez que je vous le dise, vous surtout, qui par votre position sociale et par le poids de votre autorité, êtes appelés à guider l'opinion publique ; vous qui honorez la Patrie par vos talents et votre savoir ; souffrez que je vous dise que votre devoir est de l'honorer aussi par votre fidélité à la pratique de la Religion. Il est essentiel que ceux qui sont à la tête de la société et qui commandent, viennent se mêler souvent dans les temples, avec le peuple qui obéit, pour y reconnaître, avec lui, le domaine souverain du père commun des hommes, y participer au même sacrifice, et surtout s'y asseoir à la même table, s'y nourrir du même pain sacré, comme tous les membres d'une même famille s'asseyaient à la table paternelle. Alors il s'établit un rapport de confiance entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés ; entre ceux qui dirigent et ceux que leur condition destine à se laisser conduire ; entre l'homme instruit et l'homme sans lettres ; entre

le législateur et celui qui reçoit la loi : rapport qui fait que l'un et l'autre se soutiennent mutuellement.

Quand un Etat est ainsi ordonné, il est heureux, il est tranquille ; le peuple souffre volontiers la subordination dans laquelle il est placé. Mais si, au contraire, la Religion n'y est ni respectée ni pratiquée, par les chefs ; affectant de la reléguer aux dernières classes de la Société, si les riches la regardent comme au-dessous d'eux ; si le peuple s'aperçoit que ces hommes appelés à le diriger ne croient plus à l'antique fraternité ; s'il ne les voit plus prosternés et anéantis, avec lui, en présence du même Dieu, devant les mêmes autels ; s'il n'a plus avec eux d'autres rapports que ceux d'un service obligé ; enfin s'il reconnaît qu'on ne met plus à ce service d'autre prix que celui du mégal, qui en est le salaire ; alors ce peuple fait un retour amer et profond sur lui-même, il s'indigne de n'être plus pour ainsi dire que comme la bête de somme de la société, il rongé avec désespoir le frein de la contrainte, il profite du premier moment favorable qui se présente, pour se révolter, pour faire tomber dans la poussière et forcera redevenir ses égaux dans la Société, ceux qui n'ont pas voulu l'être dans la Religion.

Voulez-vous donc rendre le peuple bon et heureux, comme on peut l'être dans ce monde ? rendez-le religieux ; mais souvenez-vous qu'il ne le sera qu'autant que ceux qui marchent à sa tête, le seront eux-mêmes.

J'ajouterai en terminant, rendez-le *sobre*. Je vois écrit sur une de vos bannières : *rendre le peuple meilleur*. C'est très bien, mais je suis parfaitement convaincu qu'il ne peut y avoir d'amélioration praticable et efficace sans *Tempérance*. Tout le monde sait que la Tempérance est la mère de l'industrie et de l'économie ; qu'avec cette vertu, notre population laborieuse et intelligente ne peut manquer de prospérer, comme elle ne peut manquer de se dégrader par l'effet du vice contraire. Vous devez donc encourager l'Association de Tempérance, qui célèbre elle aussi, aujourd'hui, la fête de St. Jean-Baptiste son principal Patron. Mais comment encouragerez-vous la Tempérance ? Encore une fois, par votre exemple, beaucoup plus que par vos paroles ; n'employez à votre service, ou dans vos ateliers que des hommes appartenant à cette Société. Par ce moyen, vous serez servi plus fidèlement, et vous procurerez aussi le bien de ceux que vous aurez, pour ainsi dire, forcés à s'enrôler sous cette noble bannière. C'est là un esprit d'Association vraiment patriotique, et dont les avantages sont sensibles. Loin de nous ces Associations mystérieuses, qui s'enveloppent d'un secret impénétrable ; que la Religion condamne et anathématise, précisément à cause de ce secret, parce qu'elle sait qu'il n'y a que le méchant qui craint la lumière. Il n'en est pas ainsi des Associations de la Tempérance et de celle de St. Jean-Baptiste. Leur but est public, leurs moyens sont connus ; on ne peut donc que louer ceux qui s'y enrôlent.

Nous entendons souvent dire qu'il faut savoir se mettre à la hauteur des circonstances, qu'il faut marcher avec son siècle ; eh bien, cette Association de Tempérance n'est-elle pas l'œuvre de notre siècle ? N'a-t-elle pas régénéré, de nos jours, tout le peuple chez qui elle a pris naissance ?

Il faut, dites-vous, marcher avec son siècle, — cette maxime est vraie, sous plus d'un rapport ; mais si on l'applique sans discernement, elle peut devenir bien funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Oui, marchons avec le siècle, j'y consens ; dans les choses que

le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches et aux combinaisons de l'esprit humain. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connaissances, jeté plus de lumières sur diverses branches des sciences ; ainsi lorsque le progrès des arts, de l'industrie, du commerce, aura amené de nouvelles relations de peuple à peuple, et donné au monde comme une face nouvelle marchons avec le siècle, j'y consens. Mais, si au milieu de tout cela, des doctrines perverses, se cachant sous les noms spécieux de Tolérance et de Libéralité, et qui ne vont qu'à saper les fondements de la Foi ; s'insinuent dans le cœur des peuples ; si, par un travers déplorable, on affecte de se croire philosophe, précisément parce qu'on ne sera plus chrétien ; si on en vient à appeler lumière ce qui n'est que ténèbres : alors marcher avec le siècle, ce n'est plus sagesse, c'est imprudence, c'est folie. C'est alors au contraire que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille doivent de concert former une sainte ligue pour s'opposer au funeste torrent du siècle.

Ah ! mes frères, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que si ceux qui, par leurs lumières, leur capacité, leur position, sont à la tête de la société, ne défendent pas les saines doctrines, les bons principes, ceux de l'évangile, bientôt la société toute entière se précipitera dans le désordre et dans tous les genres d'excès. Alors Dieu permettra peut-être qu'en punition de notre infidélité à la Religion sainte que nous professons nous tombions au pouvoir de ceux qui en veulent à notre Nationalité, autant qu'à notre Foi, je pourrais dire, qui n'en veulent à notre Nationalité qu'à cause de notre Foi.

Lorsque le roi des Assyriens envoya Holopherne pour assiéger et saccager Béthulie, ce général orgueilleux, irrité de ce que les Juifs osaient lui résister, entra dans une grande colère, et jura de les exterminer. Alors, Achior, général des Ammonites, lui adressa la parole, et lui dit : Prince, le Dieu des Juifs est puissant, et il protège ce peuple d'une manière admirable, lorsque celui-ci le sert fidèlement ; si donc vous voulez combattre avec succès, informez-vous si ce peuple n'a pas irrité son Dieu par quelque offense, alors vous pouvez espérer de le vaincre ; si au contraire, il lui a été fidèle, il sera invincible. Mes frères, nous en pouvons dire autant de nous ; soyons fidèles à Dieu, accomplissons ses préceptes, et nous vaincrons les ennemis, non-seulement de notre bien-être et de nos intérêts matériels, mais surtout nous vaincrons les ennemis de notre salut ; et cette victoire nous mettra en possession du bonheur éternel. — Amen.

LA PAUVRE FILLE DE GUEN-ORCHIV, ou Devouement d'une Mère.

NOUVELLE EXTRAIT DE L'ALLEMAND DE MADAME SCHOPENHAUER.

(Suite.)

Molly tombe à genoux ; elle n'a pour Dieu qu'un regard, mais dans ce regard il y a une immensité d'amour et de reconnaissance ; pour son fils elle n'a qu'un cri : il vit !... Elle le retire avec précaution, n'osant croire à tant de bonheur ; mais il lui semble sentir sur son sein un mouvement léger, un faible gémissement frappe son oreille inquiète : alors un rire convulsif lui échappe, rire sublime, si vous en comparez la folie !

Molly serre son enfant comme si elle craignait encore qu'on ne vint le lui enlever. Les larmes lui manquent ; mais la source de la vie n'est point tarie dans son sein. Avec un sentiment de délices qu'aucune langue ne peut dire, elle se penche sur son enfant qui n'a pas le sentiment des périls qu'il a courus, et qui se rattache à la vie en souriant à sa mère.

Mais alors la crise nerveuse qui avait donné à Molly une puissance d'énergie surnaturelle vint à se relâcher : la pauvre fille, rendue à elle-même, ne comprit qu'avec trop d'évidence les périls du retour. Ce n'était plus pour elle-même qu'elle allait trembler ?

Comment jamais redescendre ce roc escarpé ? Comment retourner jamais auprès de sa vieille mère ? Dieu, qui l'a soutenue jusque-là, ne la laissera point périr, mais ses forces sont épuisées ; son esprit, fatigué par les efforts qu'elle avait faits, par les angoisses, les impressions violentes qu'elle venait d'éprouver, ne pouvait plus se rattacher à l'espérance.

Elle hasarde de promener un regard autour d'elle : un frisson la rejette en arrière. Devant elle, élevée et raide comme une muraille, est la pente du rocher, puis des écueils et des précipices ; puis en bas, tout en bas, une masse d'individus à peine visibles à l'œil, s'agitant, courant çà et là. Ce sont des êtres de son espèce, des créatures impuissantes comme elle ; nul d'entre eux n'est en état de l'assister dans sa détresse. Du fond de la vallée lointaine, un son continu s'élevait jusqu'à elle ; est-ce le murmure d'une cascade ? sont-ce des voix humaines ? Là ce ruisseau vert qu'elle distingue faiblement, c'est sa vallée ; là, ces buissons, ce sont les vieux ormes qui ombragent la cabane de sa mère, et dans cette cabane est le berceau de son enfant. Hélas ! si Dieu ne fait un miracle, le berceau maintenant restera toujours vide, et le pied d'une mère n'y bercera plus d'enfant !

Autour de Molly tout est désert, immobile. Un tronc de racine seul, brisé, décomposé depuis longtemps, se détache du rocher, et en entraîne quelques fragments. Emue par le pressentiment de ce qui l'attendait elle-même, occupée de son propre sort, Molly le suit dans sa chute ; elle le voit glisser doucement le long de la paroi du roc, et à une assez longue distance, s'arrêter, retenu par une faible saillie. A cette vue, elle se lève avec enthousiasme ; son enfant est suspendu à son cou ; un mouchoir l'y tient fortement attaché ; un instinct l'a guidée, sans doute, car la volonté n'a point été consultée. Pour l'instant du moins, l'objet de sa douloureuse sollicitude est garanti. Elle n'hésite plus ; les yeux à demi fermés, elle descend sur la trace du débris d'arbuste ; elle se dirige aussi bien qu'elle peut, et glisse le long du rocher. Quelques minutes s'écoulent, l'angoisse de la mort semble les compter ; un léger terre, soutenu par quelques racines, arrête la chute de la courageuse mère ; son pied y trouve à peine un appui. De déhiles arbrisseaux sortis du fond des crevasses s'élèvent au-dessus du bord ; elle s'y retient à demi courbée. Une hardiesse nouvelle l'anime, et bientôt elle s'échappe du haut de cet espace, et se sent emportée toujours plus bas. Ses doigts sont devenus autant de lieux de fer : ils s'attachent à la rouce épineuse, à la tige de boulaux presque nains, à la bruyère, au moindre brin d'herbe. Rien n'égale sa précaution. A ses côtés une pierre se détache et tombe : Molly prête l'oreille à sa chute ; mais l'abîme au-dessus duquel elle est suspendue ne renvoie point de son. Il faut se détourner, se diriger d'un autre côté ; elle y parvient, mais non pas sans efforts. Le gravier qui fuit sous ses pas semble rouler plus lentement ; elle le

suit sans hésiter. Elle ne sent point, quelque violente qu'elle soit, la commotion causée par une masse de rocs contre laquelle ses pieds viennent se heurter ; ses membres, son corps entier, tout en elle semble s'être durci contre la douleur.

Cependant la pente de Molly paraît plus que jamais inévitable. Elle est sur le bord d'un nouvel abîme que l'œil ne peut sonder ; le roc y plonge en ligne droite ; mi comme un mur, il n'offre la moindre saillie qu'elle puisse saisir, pas la moindre place où son pied puisse trouver un support. Les précautions de Molly redoublent, sa confiance en Dieu se maintient ; elle observe plus attentivement le lien qui l'enlève, et un nouveau rayon d'espérance vient briller à ses yeux. Elle a découvert un lierre desséché ; depuis un siècle peut-être, aucune verdure ne l'avait orné ; sa couleur était celle du roc contre lequel il avait grimpé ; mille rameaux l'y attachent ; quelques-uns dans leur développement, étaient devenus de véritables branches, qui s'entrelaçant en tout sens, formaient une espèce d'espalier. Toutefois, les jours qu'il présente permettent à peine d'y poser l'extrémité du pied. Un seul faux pas, et la mort est là !

Molly ne se le cache point : son courage n'en est que plus audacieux. Elle détache aussitôt le lien qui avait fixé son enfant sur sa poitrine, le note de manière que le petit être repose sur ses épaules, et la voilà qui se prépare à descendre la périlleuse échelle. Au moment où elle se retourne pour s'y appuyer, elle jette un regard au fond de la vallée. Elle y aperçoit plus distinctement la foule agenouillée au pied du rocher ; elle entend monter jusqu'à elle l'harmonie d'un saint cantique. Sans doute le pasteur de Dalmally est au milieu de sa paroisse ; une prière fervente s'élève à Dieu pour la délivrance de la jeune mère dont l'héroïque dévouement a expié les fautes.

De la hauteur où elle se trouve, Molly ne peut distinguer les paroles, mais elles lui sont bien connues. Que de fois ne les avait-elle pas écoutées dans l'enceinte de l'église. Son âme les recueille en ce moment comme des accents de consolation et des gages d'espérance. Si jamais le péril ne fut plus menaçant, jamais aussi sa Foi n'avait été plus entière ; jamais son salut, celui de son enfant ne lui avait semblé moins douteux.

Elle reprend sa course, dont l'idée seule eût fait trembler l'homme le plus téméraire. Mais elle n'a le sentiment que des difficultés qu'il faut vaincre, et ses efforts sont inouis, avant de trouver un appui convenable. Enfin le terrain résiste à son pied, mais le danger n'a point diminué. Quelle direction suivre ? comment éviter les précipices qui se multiplient autour d'elle ? Son œil cherche en vain l'aspect de la vallée. L'hymne pieux qui, tout à l'heure, soutenait son courage, ne retentit plus à son oreille. Elle se surprend à réfléchir, et alors seulement elle frémit de ce qu'elle vient d'oser. L'étonnement, la stupeur se peignent dans son regard à l'aspect de la masse de granit qu'elle vient de franchir, et dont elle ne peut plus mesurer l'étendue. Jamais, jusqu'ici vestige d'homme ne s'y était empreint. Les aigles eux-mêmes, guidés par l'instinct à ne placer leur aire qu'en des lieux inaccessibles, avaient plané souvent au-dessus des pics de Glen-Orchy avant de s'y établir.

Molly sentit qu'une force miraculeuse l'avait protégée ; elle pria.

Soudain une voix faible et tremblante se fait entendre ; surprise, elle regarde ; une chèvre avec ses deux chevreaux bondit à quelques pas d'elle : c'est

un guide envoyé de Dieu. Dieu, se dit Molly, a inspiré l'amour maternel à ces animaux timides ; s'ils gravissent des élévations semblables, ils savent aussi par quel sentier ramener leurs petits dans la vallée. Et, à cette idée, Molly presse avec ivresse son enfant sur son sein. Pour la première fois, son œil s'est humecté de douces larmes et son cœur est soulagé.

Elle suit son guide qui s'éloigne. Le chemin est toujours des plus difficiles ; il eût fait reculer le plus intrépide chasseur de chamois ; mais l'animal prudent trouve toujours la place où il peut s'appuyer le plus sûrement, et comme lui, Molly s'y appuie également. Enfin elle a atteint un bouquet de verdure, véritable oasis au milieu de ce désert rocailleux. La végétation gagne de plus en plus. Bientôt une espèce de sentier, que des chèvres ont tracé, se présente devant elle. L'instinct avait donc bien conduit son guide ! La voilà parvenue à cet endroit de la montagne, qui, du moins, tout escarpé qu'il est, n'est plus regardé comme inaccessible. Déjà elle savait que quelques-uns des montagnards les plus hardis s'étaient hasardés jusque-là, et, en effet, au même moment, elle aperçoit plusieurs têtes qui semblent se lever hors du précipice. Marc Stewart s'avance le premier.

À sa vue, Molly, qui tout à l'heure s'était montrée sans faiblesse contre les dangers les plus affreux, se sent près de succomber sous les sentiments qui viennent l'assaillir. Elle ne craint plus ni pour son enfant ni pour elle, et cependant la voix, la respiration lui manquent ; ce qu'elle éprouve, son regard seul l'exprime. D'un regard suppliant elle se borne à imposer silence à ceux qui s'approchent ; elle leur montre le ciel, ce guide secret et sûr, qui avait soutenu, dirigé ses pas. Les jeunes gens s'arrêtent, muets d'admiration, pour contempler l'héroïque Molly ; un respect religieux a pénétré leur âme.

B. C.

PIE IX.

Lorsque le Pape n'était encore qu'Archevêque d'I-mola, il reçut en cadeau de sa mère un riche service, consistant en cuillères, couteaux, fourchettes, etc., en or ; et Pie IX, qui en faisait excessivement de cas, ne s'en servait que très rarement. Un jour cependant, qu'il recevait des hôtes distingués, l'Archevêque donna ordre de prendre au buffet le précieux service. Les domestiques couvrirent donc la table de toute cette richesse. Peu à peu le salon de réception se remplit des invités, accueillis par le prélat avec son affabilité habituelle, lorsque tout-à-coup on vint l'avertir que quelqu'un désirait lui parler. Pie IX, qui ne renvoyait jamais personne sans l'écouter, quitta le salon et se rendit auprès du solliciteur. Ce dernier, en le voyant, s'écria : " Monseigneur, vous savez par vous-même qu'il y a quelques années, j'étais encore compté parmi les premiers bourgeois de cette ville ; mais par suite de malheurs dans les affaires, j'ai été forcé, pour subvenir aux besoins de ma famille, de me placer comme commis. J'ai aujourd'hui occasion de rentrer en possession de ma première fortune, si je puis trouver la somme qui m'est nécessaire ; j'ai déjà frappé à bien des portes, mais en vain ; partout on me repousse ; si vous ne m'aidez pas, Monseigneur, mon avenir, celui de ma famille, est à jamais perdu.

— Mon ami, répondit amicalement l'Archevêque, je dois vous faire l'aveu de ma pauvreté ; ma caisse

ne renferme pas un écu ; cependant, ajouta-t-il, votre position exige que je vous vienne en aide."

Là-dessus, le prélat court à la salle à manger, fait main basse sur son beau service, l'enveloppe lui-même, et le rapporte au marchand en lui disant : " Voici, mon ami ; portez-tout cela au Mont-de-Piété et prenez pour un mois un billet que vous me rapporterez ; d'ici-là, je pourrai faire rembourser la somme et vous en aurez la jouissance immédiate."

Le marchand, plein de reconnaissance, s'empresse d'exécuter les ordres de l'Archevêque, tandis que celui-ci, rejoignant ses hôtes, oublie complètement sa visite. L'heure du dîner était passée et Pie IX, croyant que ses domestiques étaient retenus par l'embaras des apprêts nécessaires, prenait patience ; mais enfin, il sonna pour s'enquérir du motif d'une aussi longue attente. À ce coup de sonnette, la porte s'ouvre, et tous les domestiques courent se jeter aux pieds du prélat, en s'écriant comme d'une même voix : " Monseigneur, ce n'est pas moi : non, je n'ai pas commis une action aussi honteuse, et pourtant ce doit être quelqu'un de la maison, car aucun étranger n'est entré."

L'Archevêque, tout surpris, ne comprenait rien à cette scène. " Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il enfin.

— Monseigneur, votre service en or est volé, et nous ne quitterons pas cette place que le voleur ne soit découvert.

— Ah ! mon Dieu, dit le prélat en souriant, c'est moi qui suis le voleur ; prenez mon service ordinaire et servez-nous vite à dîner."

La joie rentra bientôt au logis, et un des convives s'écria : " C'est aujourd'hui pour la première fois un honneur de dîner avec un voleur !"

Le marchand réussit dans son entreprise ; l'argent qui lui avait été prêté servit de base à sa fortune. Celle-ci ne lui fit jamais oublier le service auquel il la devait ; il devint le bienfaiteur des infortunés et le père des pauvres.

Plaise à Dieu que l'on trouve beaucoup de voleurs du genre de Pie IX !

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en-dehors du Canada \$2.50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT